Weber

Guide du
voyageur
à Ephèse

DF261
.E5W3

LIBRARY OF PRINCETON
THEOLOGICAL SEMINARY

DF261
.E5W3

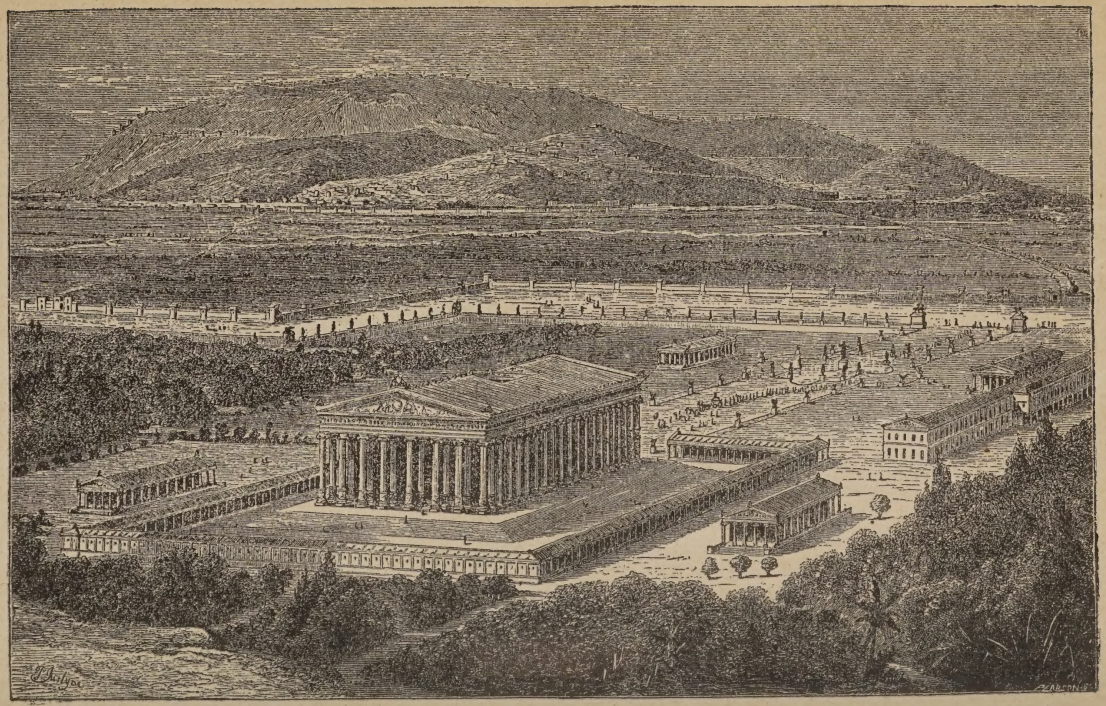
DF261
.E5W3

GUIDE DU VOYAGEUR

A

EPHÈSE

G. WEBER



I. EPHÈSE, TEMPLE DE DIANE RESTAURÉ.

GUIDE DU VOYAGEUR

A

EPHÈSE

GUIDE DU VOYAGEUR

À

EPHÈSE

AVEC
DEUX PLANS,
UNE VUE DU TEMPLE DE DIANE RESTAURE
ET DEUX CARTES

PAR

G. WEBER

Avec l'autorisation du Ministère de l'Instruction publique.

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE, 33

AVANT-PROPOS.

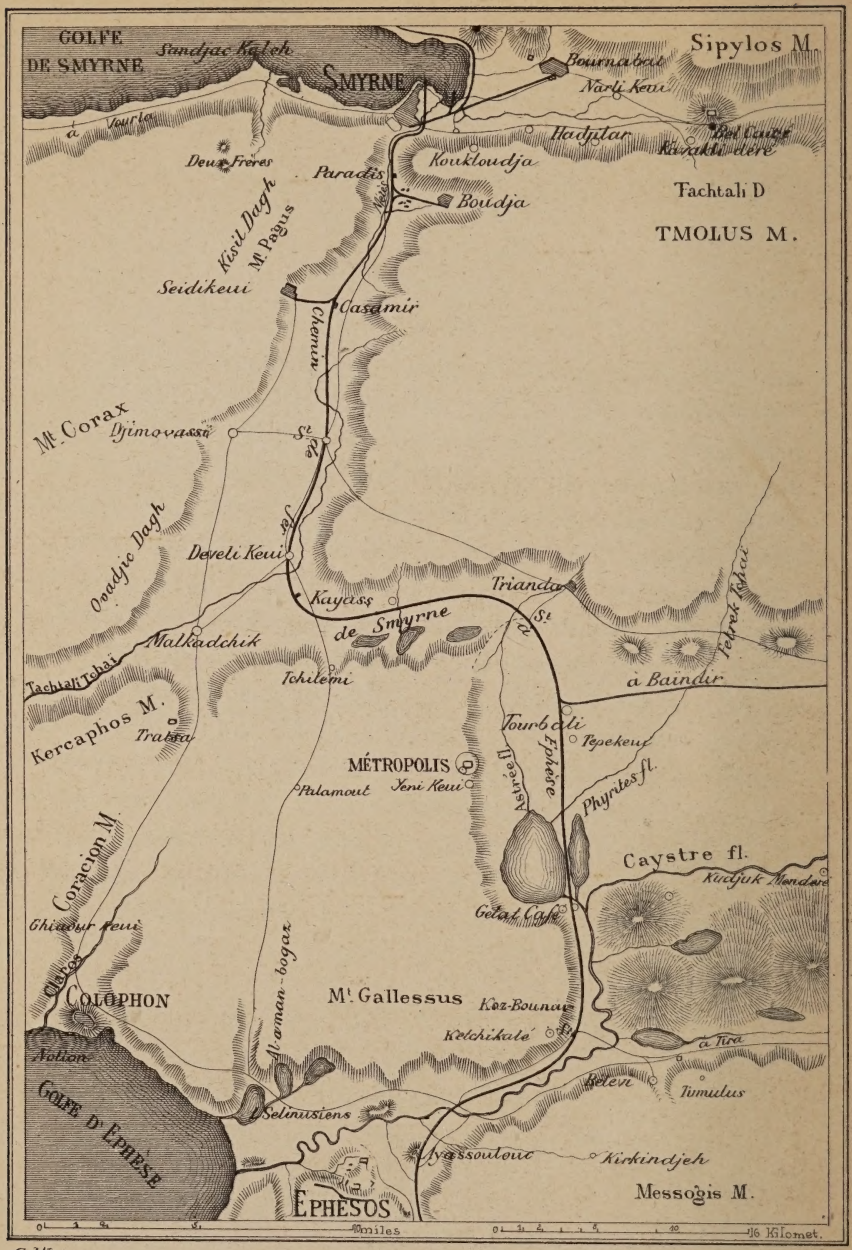
L' aperçu historique, indispensable pour bien saisir la valeur de tous les monuments épars dans la plaine d' Ephèse, est basé sur les travaux remarquables de M^r^ E. Curtius. Pour le moyen-âge, nous avons profité des dissertations de MM. Karabacek, Schlumberger et Heidt. Quant à la description des ruines mêmes,non seulement nous nous sommes entouré de tout ce que Texier, Falkener, Adler, Starck et surtout Wood, l' explorateur du site, ont écrit à ce sujet, mais les études répétées qu'il nous a été facile de faire dans ces ruines célèbres, donnent à cette partie un mérite qui, nous osons l'espérer, sera pleinement apprécié par les touristes.

On répète souvent que les ruines d' Ephèse n' offrent que des restes de l'époque romaine;une lecture attentive de ces pages prouvera ce que cette assertion a de trop absolu. En effet, elles embrassent toutes les époques, depuis les âges les plus reculés jusqu' à la conquête ottomane. Cette grande variété est souvent la cause d' une certaine confusion pour qui n' a pas sous la main un guide sûr, qui fasse la lumière au milieu de ce dédale.

INTRODUCTION.

Il est peu de contrées au monde où, suivant l'expression de Curtius, plus d'histoire se soit pressée dans un espace plus étroit. Sur cette zone du littoral de l'Asie Mineure, appelée Ionie, si favorisée par le climat, sur ces rivages si bien découpés en golfes et en péninsules, dans ces plaines alluviales si fécondes, les populations devaient accourir en foule et se disputer le sol avec acharnement. Les Grecs s' emparèrent des ports les mieux situés, et les villes qu' ils fondèrent devinrent populeuses et puissantes. C' est de là que sortit ce mouvement d'art et de science qui nous entraîne. L'Ionie est la patrie des chants d' Homère, des strophes d' Anacréon, de la poésie iambique et de l'élégie. L' art ionien y atteignit son plus haut degré de grâce et de splendeur ; les philosophes y émirent sur la constitution de l'univers des hypothèses que l'on discute encore ; à Milet enfin, il y a plus de vingt-quatre siècles, Anaximandre, Hécatée dressèrent les premières cartes sur des tables de bronze. C' est ici que prend naissance un commerce qui, pour ces temps-là, était universel, puisqu'il s'étendait de la Syrie jusqu' aux colonnes d' Hercule, de l'Abyssinie à la mer d' Azow.

Ephèse peut être considérée à bon droit comme l'un des centres de cette activité de la vie antique; son importance est encore rehaussée par le rôle considérable qu' elle a joué dans la fondation et le développement du Christianisme.



G.W.

Chemin de fer de SMYRNE à EPHÈSE

GUIDE DU VOYAGEUR

A EPHÈSE

DE SMYRNE A EPHÈSE

Le Chemin de fer Ottoman de Smyrne à Aïdin et à Dinair, dépose les voyageurs à la gare d'Ayassoulouk. — Le trajet, de 77 Kilomètres, se fait, par les trains ordinaires, en 1 $\frac{1}{2}$ à 3 heures; un train spécial [1] n' exige qu'une heure et demie. — Billet simple, I Cl. 48 P; III Cl. 35 P. Billet d'aller et retour I Cl. 72; III Cl. 53. (le medjidié à 20 piastres). Chaque matin, plusieurs trains pour Ayassoulouk; à cause des changements fréquents de l'horaire, il est oiseux d'indiquer ici les heures des départs actuels ; s' informer à l'hôtel. En tout cas, il reste toujours assez de temps à Ayassoulouk, 3 à 4 heures, pour parcourir les ruines.

1) Trains spéciaux à prix modérés.

La voie ferrée traverse des jardins potagers, plantés d'orangers et de mûriers, franchit le **Mélès** et, après avoir croisé la ligne de Kassaba, arrive à la seconde station de la ville.

Station du Pont des Caravanes (2 Kilom.) près de deux cimetières turcs, plantés de cyprès ; un peu plus loin, la ligne traverse les cimetières chrétiens (à dr. arménien et catholique, à g. anglais, allemand, hollandais et israélite; puis elle entre franchement dans la pittoresque vallée du Mélès (Ste Anne). A droite, le **Pagus**, avec son château ruiné ; plus loin un aqueduc, bâti il y a deux siècles ; après la seconde tranchée, vestiges d' un ancien aqueduc qui traversait la vallée près du moulin. Plus haut, à dr.,

l' église du **Prophète Elie**, et au delà, un autre aqueduc plus ancien, donnant un caractère fort pittoresque à tout le paysage.

Stat. du Paradis, (6, 4 Kilom.), tout près des hameaux du grand et du petit Paradis ; dans les environs, quelques restes de villas romaines et byzantines. A gauche, la belle plaine de Boudja où fleurissent la vigne et l'olivier. Un embranchement relie le village (5,000 hab.) à la voie ferrée. Au-delà de la station, à g. le **Champ des Courses**.

A présent la ligne se dirige vers le S.-O. à travers la plaine, laisse à droite le sommet blanc d' **Aktché Kaya**, avec son acropole antique, ainsi qu'un cimetière turc plein de restes grecs et romains, franchit le Mélès et serpente à travers un terrain très accidenté pour atteindre le plateau de **Sédikeui**, qui marque la ligne de partage des eaux entre Smyrne et Ephèse.

Stat. de Cazamir, (14 Kilom.), avec embranchement à Sédikeui, sur la dr. Ce village, comme Boudja, est fort recherché en été, par les Smyrnéens.

Stat. de Djimovassi (21,3 Kilom.). Le village est à 3 kilom. de la station, sur la dr. ; c' était autrefois une ville turque importante, témoin les nombreuses mosquées ruinées et une tour carrée, encore habitée.

Stat. de Dévélikeui. (28 Kilom.) Point de départ pour **Malgatchik** et **Christian-Keui, Colophon, Notion** et **Claros**. Belle vue sur les montagnes à l'est : le **Tachtali, le Nif-dagh, (Olympe)** et au fond le **Boz-dagh**, souvent couronné de neige. Toute la chaîne est le **Tmolus** des anciens. Vers le S.-O., une vallée profonde, se dirigeant droit sur le golfe de Scala-Nova, permet de distinguer au loin l' île de **Samos**. Le **Tachtali-Tchaï** se fraye un passage à travers cette gorge, pour atteindre la mer.

Stat. de Kayass (36 Kilom.), petit village, très fiévreux, à cause des nombreux marais des environs, mais rendez-vous favori des chasseurs de Smyrne.

Stat. de Trianda (43 Kilom.). Le village, à deux kilom. à l'est, est assez important; caza (chef-lieu de canton). A droite de la ligne, vestiges d'un ancien aqueduc, destiné sans doute à fournir l'eau à la ville de **Métropolis**.

Stat. de Tourbali (48, 3 Kilom.), village assez considérable. Un embranchement se rend d'ici aux villes de **Baïndir**, de **Tiréh**, et d'**Oedémisch**, dans la vaste plaine du **Caystre** (Kutschuk-Mendéré), dont Homère vantait les prairies fécondes et les cygnes nombreux. A droite, en face de Tépé-keui et de son beau cimetière, on distingue aisément les ruines intéressantes de **Métropolis**.

Elles sont situées sur une colline avançant en saillie dans la plaine. L'acropole grecque est reconnaissable dans toute son étendue. Sur le versant sud, l'emplacement d'un théâtre avec quelques substructions. A l'époque byzantine, l'acropole grecque fut agrandie par deux murs parallèles qui descendent sur le flanc oriental, jusqu'à mi-côte; à cet endroit, un troisième mur ferme l'enceinte; on y distingue les restes d'un temple dorique. Aux deux angles inférieurs s'élèvent de fortes tours. Le penchant de la colline est couvert de tronçons de colonnes, même de torses, et le beau cimetière turc, tout près, est plein de marbres antiques. Beaucoup d'inscriptions y ont été trouvées, l'une d'elles identifie ces ruines avec l'ancienne **Métropolis**[1].

Bientôt nous franchissons le **Phétrek-Tchaï**, l'ancien **Phyritis**, pour traverser une région marécageuse ; à dr. le lac **Pégase**, qui en hiver, inonde la plaine entière et bat, de ses flots agités, la chaussée du chemin de fer. Ce lac reçoit le **Phyritis** et l'**Astrée**[1], et déverse son trop-plein dans le Caystre, vis-à-vis de la

Stat. de Djélat-Café, (59 Kilom.). A ce point commence le long défilé qui sépare la plaine supérieure du Caystre

---

1) A. Fontrier, Μουσ. καὶ Βιβλ. Σμύρνης, 1878.

de celle d' Ephèse. A dr., le **Gallesion (Alaman-Dagh)** à g., une chaîne de collines riches en émeri.

Stat. de Kos-bounar, (66 Kilom.) non loin du petit village turc du même nom. Sur le sommet de la montagne, qui domine la station, le **Ketchi-kalessi** (château des chèvres), forteresse des sultans seldjoukides d' Ayassoulouk. La vue de ce point est admirable et l' architecture du fort ne manque pas d' intérêt. Dans le vallon, à l' est d' autres ruines fort intéressantes[1].

Après Kos-bounar, la vallée devient plus étroite ; à dr. notez les formes curieuses de la montagne. Bientôt on distingue une niche taillée dans le roc; lors de la construction du chemin de fer on a trouvé à cet endroit une longue inscription provenant d' Ephèse[2].

La ligne franchit bientôt le Caystre près d' un pont antique; à dr. s' ouvre la plaine d' Ephèse jusqu' à la mer ; à g. une vallée conduit au village de **Kirkindjé**, dont les habitants se glorifient d' être les descendants des derniers Ephésiens. Cette vallée était traversée par un aqueduc, dont deux arches sont encore debout. L' eau était amenée le long des collines de fort loin, et arrivait à Ephèse, ou plutôt à l' Artémision, par l'aqueduc près de la station. Enfin, après avoir traversé de véritables forêts de figuiers, nous arrivons à la station d' **Ayassoulouk**, (77, 2 Kilom.) terme de notre voyage.

1) G. Weber, Musée et Bibl. de Smyrne, 1880.
2) Lebas et Waddington, Voyage archéologique, p. 56 N° 136ª.

AYASSOULOUK

Hôtel Carpouza. — Toutes sortes de rafraîchissements; chevaux pour visiter les ruines; selles anglaises ou turques; chambres à coucher. Pour s'assurer un plus grand comfort, les voyageurs sont priés de télégraphier ou d'écrire au propriétaire.

Ayassoulouk (Ἅγιος Θεολόγος, au moyen âge, dans les portulans italiens, **Alto Luogo**), est situé au pied d'une colline couronnée d'un ancien château turc, et à l'extrémité S.-E. d'une vaste plaine entourée de montagnes. Le village ne compte que peu d'habitants permanents ; à l'époque des travaux agricoles la population augmente ; car les habitants de Kirkindjé, qui sont les propriétaires du sol, y descendent alors en grand nombre. Les ruines disséminées partout, mosquées, bains, prouvent l'importance de l'ancienne ville turque ; cependant la découverte de l'emplacement du temple de Diane a seule rendu à cet endroit toute sa valeur dans l'histoire d'Ephèse. Il est intéressant de remarquer que les derniers restes d'une population quelconque dans les ruines de cette ville se retrouvent à la place même où fut fondé, bien avant les temps historiques, le sanctuaire des Caro-Phéniciens. Grâce à la découverte de Mr Wood, les anneaux de cette chaîne longtemps interrompue ont été renoués : il en résulte qu'Ayassoulouk a toujours été en rapport intime avec Ephèse, sans cependant jamais se confondre avec elle.

Passons à la description de ses ruines.

L'Aqueduc Romain, qui, de loin, produit un effet si charmant dans le paysage, est d'une époque assez basse. Ce sont des piliers puissants, s'élevant au centre de la vallée jusqu'à une hauteur de 15 m. et formés uniquement

de blocs taillés, arrachés à d'anciens monuments et accumulés les uns sur les autres dans le désordre le plus fantastique. De nombreuses inscriptions y ont été copiées. Les piliers, en marbre jusqu'à la naissance des voûtes, sont couronnés d'arcades en briques, dont quelques-unes existent encore, les autres sont remplacées par des nids de cigognes ; c'est toute une cité suspendue en l'air ; 45 piliers sont debout; 4 à moitié ruinés et de 36 on distingue encore la base; ils sont espacés de 8 à 12 pas. C'est chose bizarre de voir rouler les locomotives fumantes entre ces piles que les siècles ont rouillées. Cet aqueduc conduisait l'eau du Pactyas sur la colline du château.

Sur le premier plateau de cette colline et dominant le village actuel, s'élèvent les ruines imposantes d'une

Ancienne Porte, flanquée de deux tours carrées et saillantes, construites principalement avec les sièges du Stade et du Théâtre, comme le prouvent les pattes de lion et les grosses lettres grecques. Au-dessus du plein-cintre de cette porte se trouvaient les trois morceaux de sculpture que Tournefort, Chandler et Choiseul-Gouffier ont reproduits dans leurs ouvrages. Celui du milieu, en haut-relief, représentait la mort de Patrocle ; le deuxième en bas-relief, Hector mort, pleuré par les siens; le troisième morceau enfin, plus petit et fort maltraité, représente de jeunes garçons se roulant sur des outres de vin, au milieu de pampres ; c'est le seul qui soit encore en place. Ces scènes de l'Iliade, autrefois mal comprises, ont fait donner à cette porte le nom de **Porte de la Persécution**. Ce monument n'était que l'entrée de la citadelle chrétienne qui renfermait la célèbre basilique de Justinien. La voûte intérieure conserve encore des traces de peintures byzantines.

A une trentaine de pas de la porte, dans un repli du terrain, se cache la chapelle actuelle de S[t] Jean (détruite par le feu en 1885 [1]), d'après la tradition locale, sur l'em-

1 On va la rebâtir.

EPH

1.

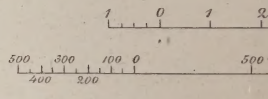
2.

3.

4.

Münz - Typen.

Terrainski

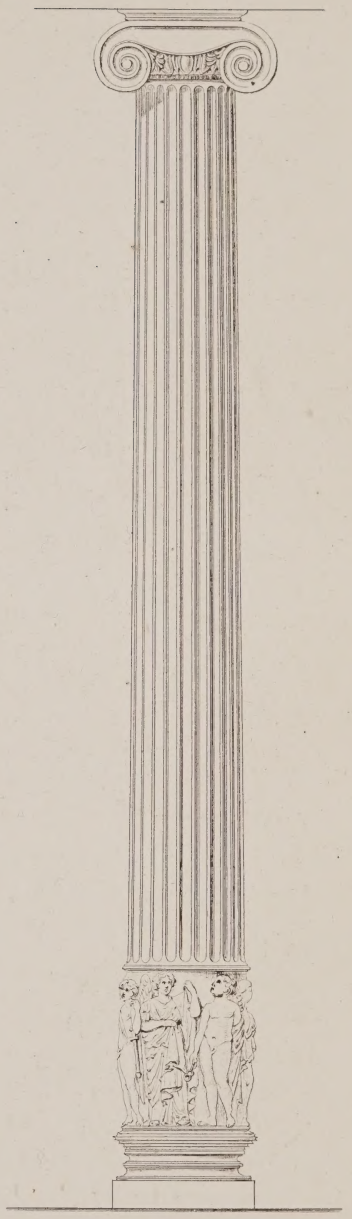


SOS.

von Ephesos.

4 5 6 7 Gr. Stadien.

1000 1500 2000 Meter.



Columna caelata.

placement même de l'ancienne **Eglise** de **Saint-Jean**, tradition que les ruines voisines confirment complètement. D'immenses blocs de maçonnerie en briques, couchés çà et là, et provenant de voûtes écroulées, les bases de quatre forts pilastres encore **«in situ»**, les beaux murs de soutènement vers l'ouest, et les chapiteaux avec la croix grecque, constituent autant de preuves que c'est bien ici que Justinien, vers 540, a élevé la célèbre basilique, qui, par sa splendeur et sa magnificence, égala celle qu'il avait dédiée aux Saints-Apôtres à Constantinople, et qui, pendant tout le moyen âge, fut un lieu de pèlerinage pour le monde chrétien. Cette église en remplaça une autre plus petite ; elle renfermait le tombeau de l'Apôtre bien aimé et la tradition veut qu'à sa fête, il en sortait une poussière sacrée, possédant des vertus miraculeuses.

Le Chateau Turc offre peu d'intérêt : à la base des murs on distingue quelques marbres antiques avec croix et inscriptions; la porte est tournée vers l'ouest. Dans l'intérieur, sur le point culminant, s'élève un édifice en fer à cheval, assez bien conservé ; il est recouvert d'une voûte en plein-cintre, soutenue au milieu par un pilier et deux arcs en ogive. Les murs, parfaitement cimentés, indiquent clairement une **citerne** ; c'est une construction byzantine. Il y a encore une mosquée ruinée et deux citernes voûtées.

Avant de quitter cette colline, jetons un coup d'œil sur l'ensemble du tableau. Vers l'ouest, c'est la plaine avec la mer à l'horizon ; le Caystre y trace ses méandres ; une route, qu'on vient de construire, conduit à Scala-Nova. Au nord, c'est la chaîne du **Gallesion** (Alaman-Dagh) ; au sud, le **Coressus** et le **Pion**; à l'est enfin, le **Pactyas** : on dirait les gradins d'un immense amphithéâtre.

Au nord-est s'ouvre la vallée étroite qui livre passage au Caystre, à l'ancienne route d'Ephèse à Smyrne et à Sardes, et, de nos jours, à la voie ferrée. L'importance de ce défilé a été bien reconnue par les princes seldjouki-

des, qui y ont élevé le château de Ketchi-Kalessi, et dont les ruines forment un des points saillants du paysage.

Vers le sud, au delà du village, s'enfonce une vallée large et profonde entre le Pactyas et le Coressus. C'est par là que passait l'ancienne route de Magnésie du Méandre, et que passe aujourd'hui le chemin de fer d'Aïdïn **(Tralles)**. Du fond de cette vallée descend chaque hiver une masse d'eau considérable, chariant beaucoup de terre, et exhaussant continuellement le niveau de la plaine: on sait que la base du temple d'Artémis, a été retrouvée à une profondeur de 6 mètres.

Vers le S.-O. nos regards embrassent la ville proprement dite. A nos pieds, **la Grande Mosquée** ; un peu plus loin, les excavations profondes du temple de Diane ; à la distance d'une petite demi-lieue, une montagne à la base arrondie, mais au sommet double, couronné des restes d'un mur d'enceinte, c'est le mont **Pion** ; à sa pointe septentrionale, des pans de murs considérables : ce sont les ruines du **Stade** et du **Prétoire.** Au sud, un autre massif très élevé, le **Gymnase d'Opistholépré.** Enfin le fond du tableau est formé par le Coressus, qui porte, sur sa crête, les ruines très visibles du mur d'enceinte de Lysimaque ; il se termine à l'ouest par la belle tour carrée, communément appelée **«Prison de St. Paul»**.

Cette tour carrée et la colline d'Ayassoulouk indiquent clairement le double caractère de l'une des villes les plus remarquables de l'antiquité. En effet, la prison de Saint-Paul marque l'emplacement de la première colonisation d'Androclès : c'est l'**Athénéum.** Bien loin de là, au fond de l'antique golfe, au pied de notre colline, il faut chercher le siège du pouvoir sacerdotal de la grande déesse asiatique, c'est-à-dire l'**Artémisium**.

En descendant du Château turc, nous jouissons d'une belle vue à vol d'oiseau de la «**Grande Mosquée**». Son

plan général est un rectangle de 57 m. de long sur 51 de large, coupé en deux parties inégales ; l'une, la plus grande, forme la cour (harem), l'autre, la nef (djami). La cour est accessible par trois portes ; celles de l'est et de l'ouest étaient ornées d'un minaret, le dernier seul existe encore. Au centre, il y avait un bassin de marbre octogonal, dont on voit encore les margelles dispersées. Tout autour, sur les trois côtés, régnait une belle colonnade d'ordre corinthien.

La porte d'entrée du djami est placée en face de la fontaine, c'est une triple arcade mauresque avec colonnettes. Les quatre grosses colonnes de l'intérieur, dont deux soutiennent deux grandes coupoles, sont fort remarquables ; celles du milieu sont de granit gris, les autres de granit rouge ; trois sont monolithes et hautes d'environ 10 m., avec 3,60 de circonférence. Un seul chapiteau est antique, d'ordre composite; tous les autres sont de style arabe. Ces colonnes proviennent, non du temple de Diane (car les tambours retrouvés ont plus de 6 m. de circonférence) mais du grand Gymnase du port, O.

La mosquée entière, du reste, a été construite avec d'anciens matériaux ; mais l'architecte y a déployé toute l'exubérante richesse de l'art arabe ou persan. La façade occidentale est en blocs de marbre blanc, enlevés à la cella de l'Artémisium; au centre, une porte monumentale en décorait toute la hauteur; des marbres de différentes couleurs, disposés avec goût, des motifs architectoniques, tels que l'ogive, les arabesques, les encorbellements en stalactites, tout est réuni pour former une mosaïque inimitable. Un perron de dix marches conduisait à cette porte. Les fenêtres, disposées sur deux rangs, ne sont pas moins richement travaillées ; le marbre semble fouillé comme une broderie, et toutes diffèrent par le dessin. Les stalles, ménagées dans la base du mur, étaient destinées aux ablutions des fidèles. Sur les derniers pieds-droits, à g., remarquez les jolis méandres doubles, avec des cygnes,

des crabes, des hirondelles de mer et des rosaces. Le minaret, tout de briques, aujourd'hui sans toit, ressemble, hélas! à la cheminée éteinte de quelque usine abandonnée.

L'intérieur de la mosquée était de même richement décoré. Le kiblé et le mirhab étaient couverts d'arabesques remplis de peintures et de dorures ; partout de magnifiques inscriptions tirées du Coran, en caractères artistement sculptés, émerveillaient le fidèle prosterné. Falkener, dans son ouvrage sur Ephèse, nous a conservé toutes ces splendeurs ; car, malheureusement, la ruine de ce beau monument marche à grands pas, et il serait difficile aujourd'hui de s'écrier avec le comte de Forbin: «C'est le plus précieux monument de l'architecture mauresque, préférable même à l'Alhambra, sous le rapport du plan et de l'exécution».

La date de ce monument ne s'est pas conservée ; sur une indication sans fondement d'Hamilton, on l'a nommé **Mosquée de Sélim** ; mais, sans compter que Sélim n'a jamais passé à Ayassoulouk, l'importance de cette place avait bien diminué alors. Il serait bien plus naturel de l'attribuer à l'un des sultans seldjoukides d'Aïdin, qui ont régné dans le pays depuis 1300 à 1423. Le quatrième dans la série, **Isa-Beg**, qui régna de 1348 à 1390, était un prince savant ; il pourrait bien être le créateur de ce monument. On se rappelle que les Seldjoukides ont laissé dans l'Asie Mineure beaucoup de monuments semblables.

D'après ce qui précède, il est superflu de réfuter la vieille erreur qui voit dans cette mosquée, la grande Eglise de Saint-Jean ; nos lecteurs auront compris où gît la vérité.

A la pointe septentrionale de la colline il y a trois **tombeaux antiques** assez remarquables. Les autres ruines d'Ayassoulouk appartiennent à la période seldjoukide; ce sont des mosquées, des bains ruinés, des cimetières disséminés dans les champs, preuves évidentes de l'impor-

tance d'autrefois de cette place. De la grande Mosquée, quelques centaines de pas nous conduisent à l'emplacement de

L'Artémisium, l'une des sept merveilles du monde. Il n'en reste que des pans de murs informes des substructions, quelques fragments de tambours de colonnes et la base de l'une des colonnes du péristyle. Depuis la destruction du temple par les Goths (262), ses ruines, pendant des siècles, ont servi de carrière aux édifices de Constantinople et en dernier lieu (XIV^e^ siècle) à la construction de la Mosquée d'Isa-Beg. Cependant les fragments trouvés par M^r^ Wood et transportés au Musée britannique, confirment les données des anciens, telles que les grandes dimensions, l'ordre ionique et les «**columnæ cælatæ**». Il est vrai qu'une restauration complète a été impossible. La **columna cælata** de notre plan, restaurée d'après ces fragments, et la médaille 3 permettent de se faire une idée de la décoration grandiose que présentaient les 36 colonnes sculptées, disposées au pronaos et au porticum du temple.

Le temple de Diane, à 7 stades des murs de la ville, fut reconstruit jusqu'à 7 fois, toujours à la même place ; le sixième, sous la direction de **Chersiphron** et de **Métagène** (VII^e^ siècle av. J. C.) fut le premier qui jouit d'une grande réputation chez les anciens. Il fut brûlé l'année de la mort de Socrate, mais rebâti avec magnificence et détruit encore par le feu, l'an 356 av. notre ère. — Artémis, occupée auprès de la mère d'Alexandre, ne put défendre son temple contre Erostrate.—**Dinocrate** rebâtit le monument dans des proportions un peu plus grandes, y appliqua toutes les acquisitions nouvelles de l'architecture et en fit ainsi ce temple qui, par sa richesse et sa splendeur, fut, pendant des siècles, un objet constant d'admiration et de pèlerinage.

D'après Pline, il était long de 425 pieds (125,80 m.), large de 220 p. (65,12). Les colonnes étaient au nombre de

127, et hautes de 60 pieds ; trente-six étaient sculptées, l'une d'elles par Scopas. Elles se présentaient par rangées de 8 sur les façades, et formaient un double rang autour de la cella, c.-à-d. le temple était octostyle diptère. Il s'élevait sur un soubassement de dix marches.

La statue de la déesse, faite en bois aux premiers âges, puis refaite en bois de cèdre revêtue d'or, était une de ces figures qu'on a appelées **Panthées**. La tête portait une couronne murale à triple rang de créneaux ; les mains s'écartaient du corps ; le reste disparaissait sous un entassement confus de mamelles, de colliers et de figurines des animaux les plus divers.

Les ruines du temple, après avoir longtemps servi de carrière, finirent par disparaître sous les atterrissements. Après avoir donné lieu aux hypothèses les plus contradictoires de la part des voyageurs, elles furent enfin remises au jour, en 1870, par les efforts persévérants de M^r^ Wood, sous les auspices du Musée britannique.

L'enceinte du temple ou **Péribole**, qui possédait le droit d'asile, renfermait encore d'autres monuments, tels que l'Augustéum, la Salle des festins.

A présent nous traversons la plaine vers l'ouest pour atteindre le pied du Pion.

EPHÈSE PROPREMENT DITE

Une chaussée, un peu élevée au-dessus de la plaine, faisait tout le tour du mont Pion; elle était bordée de tombeaux grecs, romains et byzantins et formait une véritable **voie sacrée**.

A deux cents mètres à droite du point de jonction du sentier d'Ayassoulouk et de la voie sacrée, dans les flancs

du Pion, s'ouvre la grotte des **Sept-Dormants** ; à côté, les restes d'une église souterraine.

En avançant vers le sud, commence la longue série des tombeaux que les fouilles ont mis au jour. Le plus remarquable est celui que Mr Wood appelle **Tombeau d'Androclès** (v. la carte générale). Il n'en reste plus que la base carrée d'une belle maçonnerie, de 5 mètres de front sur autant de profondeur ; l'appareil est formé de belles pierres taillées, la face extérieure soigneusement arrondie avec les bords plats. (Les tranchées ont été comblées depuis).

A droite, sur le penchant du Pion, les restes d'un antique mur d'enceinte, un sarcophage renversé, des chambres sépulcrales et les traces d'un aqueduc frappent les regards.

Au point où la chaussée s'éloigne du pied de la montagne, de puissants piédestaux accompagnent, des deux côtés, la voie sacrée, jusqu'à la porte de Magnésie. C'était la **Colonnade** du rhéteur **Damianos**, destinée à servir d'abri aux processions qui se rendaient à l'Artémisium.

La Porte de Magnésie, flanquée de deux fortes tours très saillantes, a été restaurée à l'époque romaine. Les portes furent revêtues de châsses de marbre et les abords ornés de sarcophages richement sculptés. Son plan est intéressant ; elle était en effet double, livrant passage à la route de Magnésie comme à celle qui conduisait au temple. La porte avait trois ouvertures, une, de chaque côté pour les chars ; celle du milieu plus étroite pour les piétons ; les deux routes ne se séparaient qu'à quelque distance de la porte.

A droite, au pied du mont Pion s'élève **le Gymnase d'Opistholépré**, l'un des plus complets monuments de ce genre. Sa position abritée, les salles d'exercice tournées vers le midi, ainsi que les restes de tuyaux de chauffage permettent de penser qu'il était surtout fréquenté en hiver. On distingue deux époques de construction ; celle de la

fondation hellénistique et une restauration étendue sous la domination romaine.

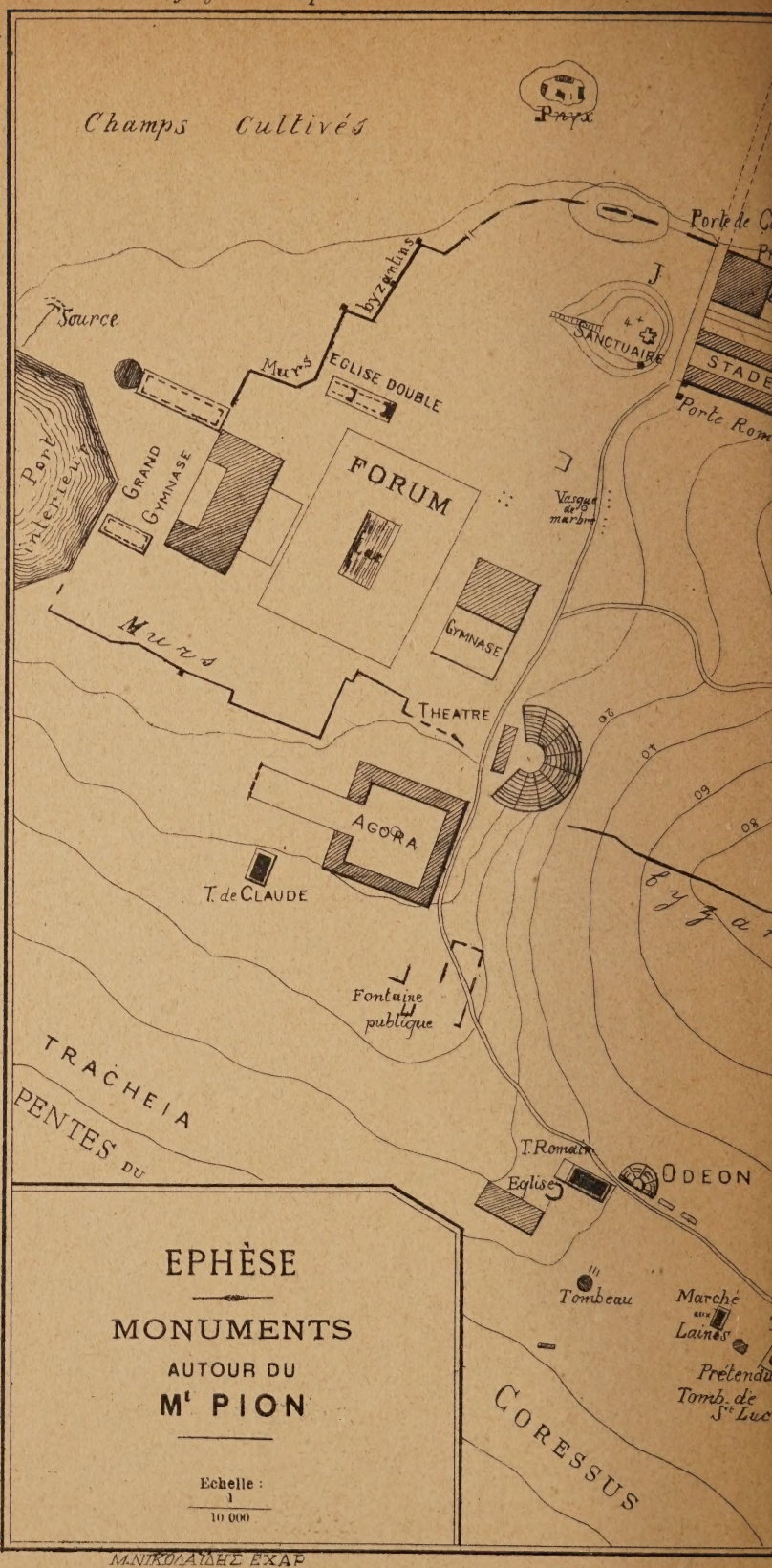
En avant, le **xystus**, bordé de terrasses, puis le **diaulos** qui régnait sur les trois côtés, l'**éphébéum** ou salle principale, etc.

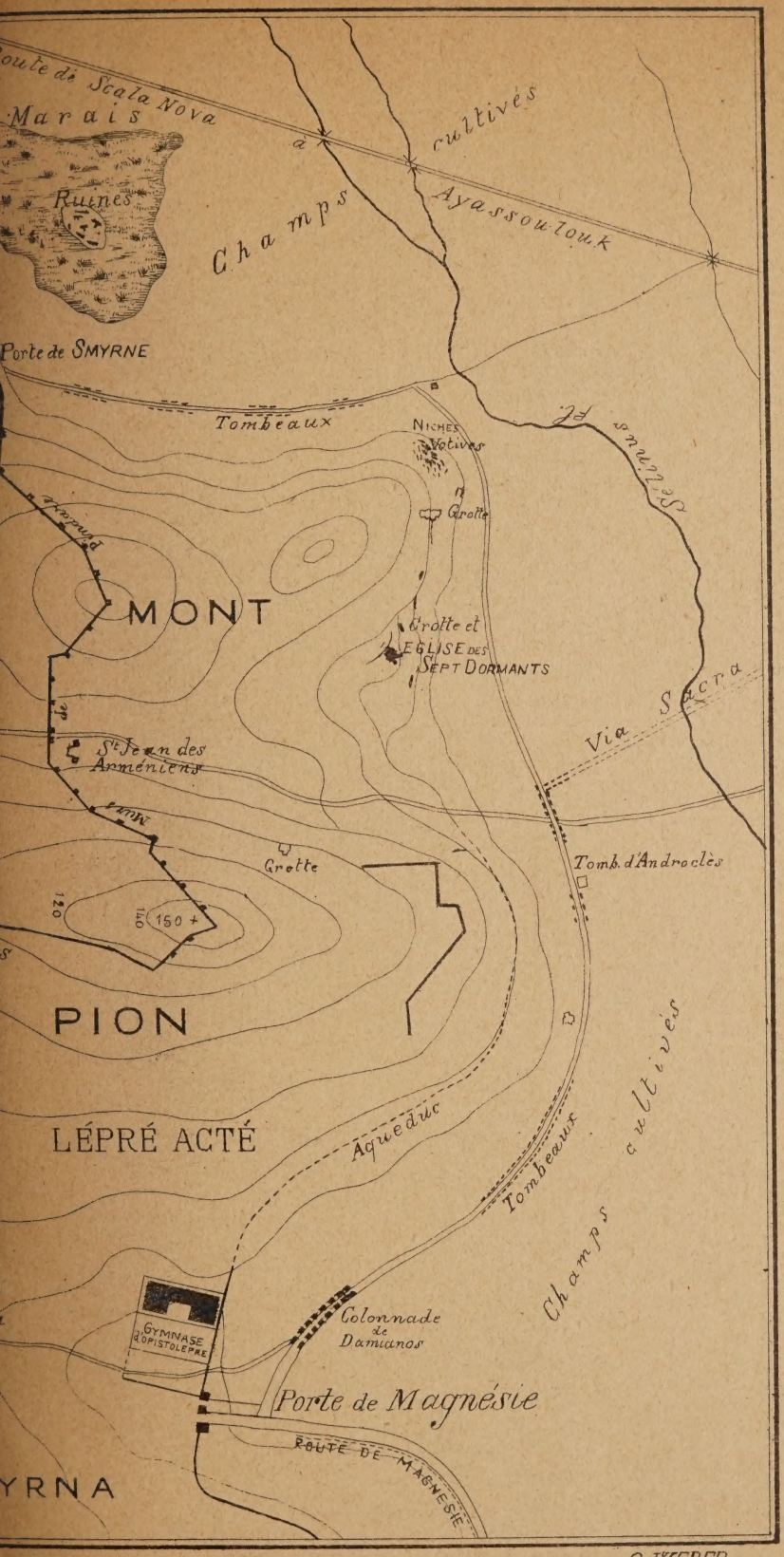
La façade du xystus était ornée d'une rangée de statues colossales, dont une seule s'est conservée jusqu'aujourd'hui ; elle est actuellement à la porte du jardin du Palais du Gouverneur, à Smyrne.

A trois cents mètres à peu près du Gymnase, Mr Wood a mis à découvert la façade d'un **Temple Romain**, toute en marbre blanc. Six colonnes de front, sans cannelures, d'ordre ionique, les chapiteaux des antes composites, les architraves à panneaux sur la face inférieure et la frise bombée donnent au monument une date assez basse. Cet édifice, long de 67,20 m. était terminé par un hémicycle. Aussi les uns y voient-ils une basilique romaine, les autres une église chrétienne.

Tout à côté, au centre d'une place carrée, un peu plus basse que le temple, se dressent les ruines d'un **Monument circulaire** de 16 mètres de diamètre, formé d'une substruction cylindrique, revêtue de dalles de marbre blanc ; l'intérieur était couvert d'une voûte en berceau circulaire, s'appuyant d'un côté sur un pilier central, et de l'autre sur le mur extérieur, percé lui-même de 16 fenêtres. La partie supérieure formait sans doute un petit temple périptéral de 16 colonnes.

Ce monument, détruit par l'enlèvement des colonnes, fut, longtemps après, mis de nouveau à profit par les chrétiens. Ils ménagèrent dans le soubassement, d'une façon peu symétrique, du côté du sud-est, une petite chapelle, et en ornèrent l'entrée de deux antes saillantes en marbre, enlevées à d'autres monuments. Celle de gauche est brisée ; le fragment à terre porte une croix taillée en creux dans sa façade. Celle de droite, encore entière, mais renversée, a la façade divisée en deux panneaux ; le premier,


Champs Cultivés
Pays
Porte de C
Byzantins
Source
J
SANCTUAIRE
STADE
Murs
EGLISE DOUBLE
Porte Rom
Porte Intérieure
GRAND GYMNASE
FORUM
Vasque de marbre
GYMNASE
Murs
THEATRE
AGORA
T. de CLAUDE
Fontaine publique
TRACHEIA
PENTES DU
T. Romain
Eglise
ODEON
Tombeau
Marché aux Laines
Prétendu
Tomb. de S.te Luc
CORESSUS
EPHÈSE
MONUMENTS
AUTOUR DU
Mt PION
Echelle :
1
10 000
ΜΝΙΚΟΛΑΪΔΗΣ ΕΧΑΡ


Route de Scala Nova
Marais
Ruines
Champs cultivés
Ayassoulouk
Porte de SMYRNE
Tombeaux
Niches Votives
Grotte
Sentier
MONT
Grotte et EGLISE des SEPT DORMANTS
Via Sacra
St Jean des Arméniens
Grotte
Tomb. d'Androclès
150 +
PION
LÉPRÉ ACTÉ
Aqueduc
Tombeaux
Champs cultivés
GYMNASE D'EPISTOLEPRE
Colonnade de Damianos
Porte de Magnésie
ROUTE DE MAGNESIE
YRNA

G. WEBER

vers la base, porte le boeuf de Carie, à bosse, bien connu sur les monuments de l'Asie-Mineure. Dans le panneau supérieur, une belle croix byzantine a été dessinée sur la face et tout le marbre du champ enlevé à coups de ciseau. La différence du travail des deux panneaux prouve que le boeuf appartient au style antique, tandis que la croix n'est qu'une adaption subséquente des chrétiens. Il s'en suit que la dénomination de Tombeau de Saint-Luc, qu'on a voulu donner à ce monument, n'a aucune raison d'être. Ou bien c'était un petit temple périptéral, ou peut-être un **polyandrion**, en mémoire de morts illustres ; les niches pratiquées dans le soubassement rendent la supposition plausible. La chapelle chrétienne est d'un style si indifférent qu'il est impossible d'en fixer l'époque et encore moins la dénomination.

A soixante-dix mètres à l'ouest, on distingue un édifice en briques, précédé de piédestaux avec inscriptions; l'un d'eux portait la statue de Védius Antoninus, érigée en son honneur par les marchands de laine (lanarii). M^r^ Wood s'est autorisé de cette inscription pour nommer le bâtiment, le **Marché aux laines**.

Sur le sommet du col, en face de l'Odéon, s'élève un **tombeau circulaire**, ressemblant à celui de Cécilla-Métella sur la voie Appienne. **L'Odéon**, creusé dans les flancs du Pion, est un peu plus petit que celui d'Hérode Atticus à Athènes, mais avec les mêmes dispositions et tout en marbre blanc ; une colonnade d'ordre corinthien en granit rouge, en couronnait le sommet; deux mille trois cents spectateurs pouvaient y trouver place. Le proscénium, percé de 5 portes, est peu profond; il porte des traces de plusieurs restaurations, la dernière sous Antonin le Pieux.

A quelques pas vers l'ouest, l'emplacement d'un **Temple**, qui domine l'agora et toute une partie de la ville basse. Il s'élevait sur une substruction formée de 9 couches de grandes pierres taillées. Le temple était amphiprostyle à huit colonnes; le portique de la façade, à l'ouest, en avait

trois rangées ; les chapiteaux, en partie composites et en partie ioniques. Les derniers présentent une décoration observée ici pour la première fois: derrière les volutes, sur les deux côtés, des têtes de vache forment une forte saillie. Les broussailles à l'angle NO. du temple, cachent un tel chapiteau[1]. A l'angle opposé une petite **Eglise byzantine** vient s'adosser au mur de substruction.

Le terrain descend, pour entrer dans la ville proprement dite, où s'élevaient les grands édifices publics, théâtre, agora, stade, autour desquels circulait et se concentrait en quelque sorte toute la vie civile des anciens.

En contrebas de ce temple, on distingue une **Fontaine publique**, actuellement à sec qui, à en juger par ses restaurations successives, était d'une certaine importance. Près de là, un amas de ruines et des pans de murs, dont la destruction est si avancée, qu'il est impossible d'en reconnaître la destination. Il n'en est pas de même de

L'Agora, dont on distingue facilement les spacieuses et élégantes dispositions. Au milieu, le puits, comme dans nos villes du moyen âge; autour de la place rectangulaire régnait un portique, derrière lequel s'ouvraient les boutiques et les magasins. A l'ouest, une longue avenue, bordée également de boutiques, menait au marché.

Au sud de l'Agora, sur le penchant du Coressus, se trouvent les ruines intéressantes d'un temple romain, généralement appelé **Temple de Claude**. Il était prostyle, c.-à-dire d'une seule rangée de quatre colonnes sur la façade, et placées entre deux antes. La façade seule était en marbre et d'ordre corinthien ; les colonnes cannelées et monolithes avaient une hauteur totale de 15,28 m. La frise et le fronton étaient richement fouillés, comme le prouvent encore les fragments épars sur le sol.

Le Théatre d'Ephèse, creusé dans le flanc occidental du Pion, est un des monuments les plus considérables de

1) Il a été fort maltraité par des touristes.

ce genre ; il pouvait contenir 24,500 personnes. C'est ici que se passèrent les événements mémorables décrits dans le chap. XIX des Actes des Apôtres.

Son plus grand diamètre était de 148 m. ; car, comme la plupart des Théâtres grecs, celui d'Ephèse dépassait la demi-circonférence. Les traces de deux diazomes ou précinctions et d'une colonnade autour de la partie supérieure sont encore visibles; les sièges sont tous enlevés. Le proscénium large de 6,60 m. n'est plus qu'un monceau de décombres : tronçons de colonnes et de pilastres, architraves courbées, fragments de frise,chapiteaux corinthiens, statues brisées, le tout en granit poli ou en marbre synnadique. On dirait une effroyable déroute ; piliers et colonnes, voûtes et plafonds semblent s'être livré une furieuse bataille qui n'a fait que des vaincus. M^r^ Wood y trouva 110 inscriptions grecques et latines.

Les monuments qui s'étendent du Théâtre au Port civil ou intérieur ont un caractère purement romain. Le port arrivait autrefois jusqu'au pied du Pion; à l'époque romaine, il fallut agrandir la ville ; on en combla une partie afin de gagner le terrain nécessaire à la création d'un **forum**. De cette manière seulement on s'explique la présence de l'ancienne agora entre le théâtre et le Coressus, au fond de l'antique port, ainsi que les substructions voûtées du grand Gymnase.

Entre le forum et le théâtre se dressent les ruines d'un **gymnase** qui, par sa position, a été désigné sous le nom de Gymnase du Théâtre (M^r^ Wood l'appelle **Prytanée**). Il présente une grande analogie de disposition avec celui d'Opistholépré.

Le Forum était un carré long dirigé du nord au sud ; il offrait une particularité rare : au centre un bassin, entouré de colonnades, répandait la fraîcheur pendant les journées d'été. Ce lac n'était autre chose qu'une partie de l'ancien port qu'on avait laissée subsister.

Entre de Forum et le port intérieur s'élèvent les ruines considérables du **Grand Gymnase**; leur étendue et surtout leur position sur une terrasse artificielle, les ont fait passer pendant longtemps pour celles du Temple de Diane. Les salles et les galeries étaient couvertes de voûtes d'arête et en berceau, le tout en brique, tandis que les murs et les piliers étaient faits de blocs de marbre. Les dimensions sont très considérables ; elles rappellent les thermes impériaux de Rome.

Le corridor central qui coupe l'édifice dans toute sa longueur du nord au sud, est long de 155 mètres. Au milieu s'élève l'éphébéum (37×20), dont les voûtes d'arête reposaient sur 8 colonnes de granit rouge. Les fragments de quatre gisent encore sur le sol ; quatre autres ont été transportées dans la grande Mosquée d'Ayassoulouk. La partie la plus surprenante de ce Gymnase, ce sont les substructions souterraines. On y descend par un escalier ménagé dans l'épaisseur même du massif qui forme le coin S.-E. de la salle principale ; ce sont des corridors se coupant à angle droit, à moitié comblés de terre. La raison d'être de ces souterrains s'expliquent naturellement par la nécessité de former une terrasse haute et solide, sur l'ancien port comblé, afin de recevoir le nouvel édifice.

A cinquante mètres du gymnase, vers le N.-O., à l'angle même du Port intérieur, sont les restes d'une tour ronde, qui, bien que d'origine byzantine, termine ici le mur d'enceinte de la ville. Cent mètres plus loin, hors des murs, une **belle source**, entourée de constructions ruinées d'une époque assez basse.

Au nord du Forum se dressent les ruines les plus considérables que les premiers siècles du christianisme aient laissées à Ephèse ; c'est une **Eglise double**. Elles sont ajoutées bout à bout ; la longueur totale du monument est de 88 mètres, sa largeur de 33. Dans la première église, vers l'ouest, la plus ancienne, quatre pilastres soutenaient une coupole centrale ; les côtés étaient ornés de colon-

nes ; le chœur, plus étroit que l'intervalle des deux murs latéraux, laissait de chaque côté un chemin de communication avec la seconde église, dont la nef du milieu était probablement couverte de voûtes d'arête, s'appuyant sur deux séries de colonnes ; on en voit encore des traces. Le style de cet édifice, son orientation parallèle aux autres monuments antiques, permettent de faire remonter son origine aux premiers temps du christianisme. C'est dans son enceinte que s'est réuni le troisième concile œcuménique, en 431.

En quittant l'Eglise double pour nous rendre au Stade, appuyons à droite et nous trouverons la grande **Vasque de marbre bleu** à veines rouges qui a si souvent exercé la sagacité des voyageurs. C'est un bassin circulaire de 4,15 m. de diamètre et profond seulement de 0,40 ; la partie centrale est relevée à la hauteur du bord extérieur. Au centre il n'y a pas de trou. La tradition y voit (à tort) les fonts baptismaux de saint Jean.

Le Stade, bien conservé dans ses parties principales, dessine assez nettement sa longue arène. Le côté méridional s'appuie sur le flanc de la montagne, tandis que l'autre repose sur des substructions voûtées qui portaient les gradins. Sa longueur est de 229,50 m. sur 30 de large. Sur le flanc septentrional, les corridors et les vomitoires sont encore visibles. Le portique de front était une création romaine. Une double série de colonnes entre quatre piliers d'angle, supportaient sept arcades ; les bases sont encore en place; elles sont ioniques, d'une seule pièce avec le stylobate; sur les chapiteaux corinthiens, reposaient des arcs architravés. Par un arrangement spécial, aux traces encore évidentes, la tête du stade pouvait être transformée en un amphithéâtre de 40 m. de diamètre.

A côté du Stade s'élève une **Porte romaine** en marbre, d'un grand effet dans le paysage, mais datant déjà d'une époque de décadence. C'est un arc en plein-cintre s'appuyant sur des impostes ornées d'une sima et de denticu-

les. Elle est entièrement faite en blocs de marbre rapportés, témoin les inscriptions tronquées. Elle donnait sans doute accès à un chemin bordé de tombeaux qui montait sur le Pion. Remarquez les bas-reliefs, l'un sur l'imposte à droite en regardant la mer, l'autre, à la clé de voûte.

En face du Stade, au delà d'une large voie, qui montre encore des traces d'un pavé antique, s'élève une éminence, J, de 4 m. de hauteur, et dont le sommet, transformé artificiellement en une terrasse carrée, porte les vestiges d'un **antique sanctuaire**. Au centre de cette terrasse, un peu vers l'est, on a laissé subsister une seconde terrasse circulaire de 20 m. de diamètre et haute de 1,20. Seize niches, taillées rudement dans la périphérie, donnent au tout la forme d'une immense roue dentée. Les quatre projections qui correspondent aux points cardinaux, sont plus larges ; celle de l'ouest porte cinq degrés. Nulles traces de construction, ou d'arrachement, tout est intact. L'exécution même est d'une simplicité primitive. Sur le flanc occidental de l'éminence, un escalier, à côté d'une carrière, conduisait à l'antique rivage de la mer ; il est orné de niches votives, de sièges, de piédestaux, d'auges etc., le tout taillé dans le roc. La position de ce monument[1], juste au milieu, entre l'Athénæum et l'Artémisium, permet d'y voir un centre religieux qui servait de trait d'union entre la cité hellénique et le sacerdoce asiatique du Temple.

Au nord du Stade se dresse un amas de ruines, H, sur l'identité desquelles les archéologues n'ont pas encore pu s'accorder. De puissantes substructions voûtées forment une vaste terrasse, de niveau avec les autres parties de la ville. Les uns en font un Palais, d'autres un Gymnase et même une Douane. M^r^ Adler incline à y voir **le Prétoire**. Sa position avantageuse, à cheval sur le mur de la ville, la vue sur la mer, les ports, le fleuve et le temple de Diane, de superbes jardins entourés de colonnades,

1) Falkener et Wood l'appellent à tort **Sérapion**.

tout justifierait cette dernière opinion. La triple rangée de compartiments voûtés des substructions servent aujourd'hui d'étables aux bergers d'Ayassoulouk; elles sont intéressantes à visiter, mais **cave canem**.

Entre le Prétoire et le Stade s'étendait une belle rue à colonnades, qui perçait le mur d'enceinte en G, pour se transformer en voie sacrée. On distingue encore les fondations de la porte ; son nom ne s'est pas conservé ; peut-être portait-elle celui de Smyrne ou de Sardes.

De ce point on reprend le chemin d'Ayassoulouk ; des deux côtés de la route, on distingue des tombeaux et des sarcophages que les fouilles ont mis au jour. A la pointe N-E. du Pion, un grand nombre de **niches votives**, taillées dans le roc, font face à l'Artémisium. Quant aux restes du **Péribole**, ce n'est qu'en automne qu'il est possible de les poursuivre, quand les champs sont moissonnés ; la fécondité est extrême dans cette plaine, inondée chaque hiver par les eaux de la gorge d'Azizié.

L'itinéraire suivi jusqu'à présent est celui qui s'impose à la plupart des voyageurs; en effet les 3 à 4 heures disponibles entre deux passages du train, ne permettent que de faire le tour du Pion. Pour ceux qui ont plus de temps à consacrer à cette visite nous continuons la topographie de la ville et des environs.

Les Murs d'enceinte appartiennent à trois époques ; aux siècles de Crésus, de Lysimaque et des empereurs byzantins. Les premiers couronnent le Pion ; ils étaient flanqués de tours carrées ; dans le col formé par le double sommet du Pion, on distingue encore les traces d'une porte. C'est près de là que les Arméniens de Smyrne célèbrent chaque année, au commencement de Mai, la grande fête de saint Jean le Théologien.

Les murs de la seconde époque sont ceux que Lysimaque construisit sur le Coressus, lorsqu'il agrandit la ville.

L'appareil est tantôt en assises régulières, tantôt pseudi-sodomon ; le mur, épais de plus de trois mètres, est formé d'un double revêtement de pierres taillées, posées à sec les unes sur les autres ; l'intervalle est rempli avec des matériaux moins considérables. Ce mur se développe sur une longueur de quatre kilomètres, épousant partout les accidents de la crête et représentant un système complet de fortifications. Des tours, percées de poternes, de fenêtres et meurtrières ; des escaliers intérieurs, parallèles au mur et conduisant sur le chemin de ronde ; des poternes, percées le plus souvent dans les redans du mur; enfin sur le sommet le plus élevé, une Acropole avec citerne taillée dans le roc, tout cela constituait une belle ligne de défense. A l'extrémité occidentale du Coressus, ce mur renferme les sommets de quatre petites collines : sur chacune il y avait une tour ; la seule conservée est celle en P, appelée communément **Prison** de **Saint Paul**, sur la foi d'une tradition toute légendaire.

C'est une tour presque carrée (15,50×14,60) dont l'intérieur est devisé en quatre chambres par deux murs qui se croisent ; un étage et demi sont encore debout. Les murs, épais de 1,46 sont formés d'un double revêtement de blocs rectangulaires, posés à sec les uns sur les autres avec une parfaite symétrie ; l'entre-deux est rempli de matériaux moins considérables ; à intervalles réguliers, des pierres plus larges relient les deux parements ; c'est un emplecton à parpaings.

La grande porte d'entrée, à l'est, ainsi que les portes de communication entre les quatre compartiments, sont couronnées d'un arc en ogive, en encorbellement, comme au tombeau de Tantale à Smyrne. L'intérieur de la tour n'était pas voûté, mais couvert d'un fort plancher de bois. On montait au second étage par un escalier extérieur ; les arrachements des marches sont encore visibles sur la façade septentrionale.

La vue de ce point est d'une beauté incomparable, et

forme le complément nécessaire de celle dont on a joui de la colline d'Ayassoulouk.

Les murs de la 3e époque partent du sommet du Pion au sud, passent près du Théâtre, longent le Forum et le grand Gymnase et aboutissent au Port civil ; ils repartent de l'autre côté pour venir joindre les monuments près du Stade. L'appareil est ici fort ordinaire ; moellons et chaux; point de tours, à l'exception de celle près du port. Le premier de ces murs, du Pion au Port, fut évidemment élevé quand Ephèse, ayant perdu son ancienne splendeur, avait besoin de fortifications plus restreintes.

Pour la description de la plaine et la dissertation sur les ports, voir dans l'appendice : *Chorographie d'Ephèse.*

On sait que les villes antiques apportaient un soin extrême à leur approvisionnement d'eau. Ephèse possédait au moins trois **aqueducs** distincts; ceux d'Ayassoulouk et de la vallée d'Arvaïa que nous avons déjà vus ; le troisième descendait de la vallée d'Azizié et entrait dans la ville par le Coressus. Il franchissait la vallée, à une lieue d'Ayassoulouk, sur un pont encore bien conservé et d'un effet superbe au milieu de la verdure environnante. Il est composé de deux rangs d'arcades, les trois inférieures sont larges et hautes, les six supérieures, beaucoup plus petites. Une inscription bilingue nous apprend qu'il a été élevé en l'honneur d'Artémis d'Ephèse, de l'empereur Auguste, de Tibère son fils et de la ville des Ephésiens par C. Sixtillus, fils de Publius, et à ses frais.

Les auteurs anciens citent aussi un certain nombre de **Fontaines** remarquables, à Ephèse, ce sont : **Hypélée, Halitée, Callippie** et **Styx**. D'après Strabon, le nom d'Hypélée convient à la source E, près du Caystre. Celle, (y), qui est au nord du port intérieur, et remarquable par sa richesse et sa position entre la ville et les ports, est peut-être la fontaine **Halitée**, citée par Pausanias. Le nom de **Callippie** appartiendrait alors à l'une des deux fontai-

nes publiques qu'on voit encore dans la ville ; l'une au sud-est de l'Agora, l'autre au pied sud de la colline de l'Autel de carrefour. Le **Styx** enfin était une source dans l'intérieur de l'Artémisium.

Une autre source de la prospérité d'Ephèse était le **Caystre** et ses dépendances, rivières et lacs. Le Caystre auj. **Kutschuk Mendéré** (petit Méandre) prend sa source au pied du Boz-Dagh, au fond de la vallée formée par le Tmolus et la Messogide. Le fleuve traverse d'abord la plaine **cilbienne**, fameuse autrefois par ses mines de cinabre et sa grande fertilité. Un peu plus haut était la **Prairie asienne** *Ἄσιος λειμών*, mentionnée par Homère. Cette plaine porte auj. le nom de **Tchilas-ova-si** ; on y voit les villes de **Kellès**, l'ancienne **Colosé**, patrie de Léon le Diacre, et **Baliamboli**, autrefois **Palæopolis**, citée par Hiéroclès. Puis le fleuve entre dans la grande plaine qui portait son nom, *Καΰστριον πεδίον*, et dans laquelle étaient situées les villes d'**Hypæpa**, d'**Anagome**, de **Larisse**, de **Métropolis**, d'**Héraclée**, de **Teira**. Aujourd'hui, outre un grand nombre de villages, les villes de **Baïndir**, d'**Oedémisch** et de **Tireh**, sont encore des preuves de la grande fécondité de cette région de la Lydie. Le Caystre, arrivé à l'extrémité occidentale de la plaine, change de direction et coule dorénavant vers le S.-O. au centre de la vallée qui sépare le Gallesion du Pactyas.

A l'entrée de la vallée il reçoit les eaux du lac Pégase. La voie ferrée traverse le Caystre tout près du pont antique déjà cité plus haut : quatre arcades en ogives, formées de fragments de marbre, sont encore debout ; un aqueduc était appliqué contre le pont. De ce point, le Caystre, après avoir dépassé le pied méridional de la colline Syrié, forme de nombreux méandres dans la plaine et longe finalement la pointe nord du Coressus pour se jeter dans la mer par une seule embouchure, après un cours de 125 kilomètres.

Les affluents du Caystre sont : le **Phyritis**, les deux

Sélinus, le **Marnas** et le **Cenchrius**. Mr Kiepert, dans les *Ephesiaca* de Guhl avait appelé **Pégase**, le marais de Djélat Caïvé, et **Phyritis**, la rivière qui en sort ; dans sa nouvelle carte de l'Asie-Mineure, il donne ces noms à un petit lac et au ruisseau qu'il nourrit, dans le vallon, qui de Kos-bounar conduit à Tiréh. Les deux **Sélinus**, au rapport de Pline, coulaient de chaque côte du temple. On pourra donc donner ces noms aux rivières dont l'une descend de la vallée d'Azizié, l'autre de celle de Kirkindjé. Le **Marnas**, connu par une médaille et une inscription trouvée près de la porte de Magnésie, semble avoir fourni l'eau à un aqueduc. Le **Cenchrius** se jetait dans la mer ou plutôt dans le Panormos, après avoir traversé la vallée d'Ortygie (d'Arvaïa). Les lacs **Sélinusiens** ont joué un rôle dans l'histoire d'Ephèse ; Strabon dit : Au delà de l'embouchure du Caystre est un lac formé par la mer, puis un autre communiquant avec le premier. Le temple de la déesse en tire des revenus considérables. Les rois (de Pergame) l'en dépouillèrent, mais les Romains les lui rendirent. Plus tard les agents, chargés d'affermer ses revenus, s'en emparèrent par la force. Artémidore fut envoyé à Rome, où il plaida si bien que non-seulement les lacs furent rendus à la Déesse, mais il obtint encore (pour les Ephésiens) la ville d'Héraclée avec son territoire. Ephèse récompensa Artémidore en lui érigeant une statue d'or dans le temple même. Dans la partie la plus reculée de ce lac est un sanctuaire construit, comme on dit, par Agamemnon.

HISTORIQUE

L'embouchure du Caystre fut l'un des ports les plus antiques de l'Asie-Mineure ; d'où viendrait autrement la gloire séculaire de la vallée de ce fleuve et la dénomination du continent entier des **prairies d'Asias.** Aux Cariens, cités comme les premiers habitants de la côte, viennent se joindre les Phéniciens, comme colons fondateurs ; ils établissent un sanctuaire en l'honneur d'une divinité féminine, adorée sous le symbole de la lune. Il devient bientôt un lieu de transactions importantes et est mis en relation avec les sanctuaires les plus considérables de l'intérieur. Les fonctions les plus élevées étaient occupées par des étrangers ; le pontife portait le nom de **Mégabyze**, titre emprunté aux Perses. Le gouvernement était oligarchique ; un certain nombre de prêtres (essènes) avaient le droit de revêtir le plus digne de l'autorité suprême. Le pays était administré par **comes** ; les habitants comme fermiers, demeuraient autour du temple. Pour accroître la population on exploitait, le droit d'asile. Enfin des troupes bien exercées d'hommes et de femmes guerrières composaient la garde de cette hiérarchie.

Cet état de choses dura jusqu'à l'émigration ionienne (1040 av. J. C.) ; l'embouchure du Caystre fut l'un des premiers buts des colons ; mais ce fut aussi le seul point où une puissance bien organisée défendit le rivage. Depuis 22 ans, Androclès, avec les siens, établis à Samos, faisait des efforts inutiles pour prendre pied sur le Cays-

tre. Ces luttes avec des prêtresses fanatiques donnèrent naissance au mythe des **Amazones**. Enfin les nouveaux colons purent s'établir autour de l'**Athénéum** (Prison de S[t] Paul). De ce moment, le territoire avait un second centre, une ville athénienne en face de l'Etat sacerdotal ; les rapports variables entre ces deux éléments constituent dorénavant l'histoire d'Ephèse.

Aux hostilités sanglantes succédèrent des rapports de bon voisinage, réglés par des concessions réciproques. Pausanias cite des serments d'alliance passés entre les deux partis, probablement sur l'autel de carrefour en face du stade. Il faudra donc se représenter le nouvel ordre des choses comme un état double : les citoyens, sous les Codrides, sur la colline d'Athéné, et en face, le Temple avec ses dépendances.

A l'extérieur, la nouvelle cité déploya une énergie remarquable ; elle étendit son pouvoir au-delà de Samos et des îles voisines ; elle secourut Priène contre les Cares et les Lélèges, et envoya des colons à Smyrne.

Cet Etat avait été fondé par les descendants du roi Codrus. A la royauté succéda une aristocratie qui, elle-même, bientôt, par l'effet d'un commerce et d'une industrie prospères, dut faire place à une démocratie d'où sortit naturellement la tyrannie des chefs de parti. Toutes les transitions s'effectuent plus rapidement que dans la mère-patrie. Les lettres, les sciences se développèrent aussi plus tôt et plus richement que dans la métropole. Au VII[e] siècle retentirent les premières élégies à Ephèse, les hymnes guerriers de Callinos, le précurseur de Tyrtée et de Solon. Mais c'est surtout l'architecture et la sculpture qui font des progrès étonnants; aussi la reconstruction du temple de Diane par Chersiphron fait-elle époque dans l'art de bâtir. A la place du style dorique, nous avons un mode plus libre, plus riche; les lourds triglyphes sont écartés; le péristyle se détache de la cella ; la colonne svelte porte une architrave plus légère, et chaque colonne,

aux formes arrondies, repose sur sa propre base. Aussi toute l'antiquité a-t-elle vu dans le temple de Diane, le modèle du style ionique.

En politique la ville se développe ; les **comes** deviennent des **phyles** ; de nouveaux habitants sont attirés de Téos et de Carène ; du Coressus, la ville empiète sur le Pion. Tout cela, au détriment du pouvoir sacerdotal de l'Artémisium, fondé sur une organisation par comes (cantons). Aussi, qu'une occassion favorable se présente, il voudra en profiter pour regagner le terrain perdu.

Il paraît que les Héraclides de Sardes vécurent en paix avec la ville d'Ephèse ; leurs intérêts les attiraient sans doute vers l'orient. Il n'en fut plus de même, lorsqu'en 689, les Mermnades commencèrent à régner en Lydie. Toute leur politique fut dirigée vers les rivages de la mer. Smyrne, Colophon, Milet tombèrent successivement sous les efforts réitérés des successeurs de Gygès. Il ne restait plus qu'Ephèse. Crésus descend la vallée du Caystre, assiège la ville où régnait alors son neveu Pindare. Un seul moyen de salut reste à celui-ci : c'est de placer la ville sous la dépendace du sanctuaire. Une corde, longue de 7 stades, fut attachée au mur de la cité et portée jusqu'au Péribole. La cité fut dissoute, les habitants, forcés de quitter le mont Pion, vinrent habiter le territoire autour du Temple, comme tributaires de la Déesse.

Cependant jamais l'esprit hellénique ne disparut des bords du Caystre. Les colons, pour résister aux tendances asiatiques, appelèrent, d'Athènes, **Aristarque** qui, dans l'esprit de Solon, leur donna une organisation régulière (550).

Après la chute de Crésus (549), les Perses traitèrent l'Artémisium avec des égards tout particuliers ; ce fut le seul sanctuaire que Xerxès épargnât ; il lui confia même ses enfants quand il se rendit en Europe.

Jusqu'à la bataille du Granique (334), Ephèse partagea le sort des villes ioniennes, tel qu'il fut fixé par les Per-

ses, les Athéniens, les Spartiates et la Macédoine. Un signe terrible précède la nouvelle période. Erostrate met le feu au Temple, la nuit même où naquit le fils de Philippe. Alexandre hérita de son père le grand devoir de réveiller la nationalité grecque, partout où elle était opprimée ; à Ephèse il s'empressa de mettre de l'ordre dans les rapports des citoyens avec le Temple. Il fixa son enceinte à un stade, et fit déposer dans son trésor les tributs qu'on payait jusque-là au grand Roi. Lysimaque achève la transformation ; il transporte les habitants sur le Pion, en face de l'Artémisium, entoure la nouvelle cité de murs étendus et y appelle les habitants de Colophon et de Lébédus. Le nom d'**Arsinoé**, donné à la ville, doit indiquer l'ère nouvelle. Le mont Pion devient de nouveau le centre de la ville avec le temple de Jupiter Pluvius au sommet (v. Méd. 4.).

A présent Ephèse est l'une des villes les plus florissantes de l'Orient ; une république grecque avec un gouvernement indépendant, sous la protection de princes puissants. Les nombreux gymnases qui sont destinés à l'éducation intellectuelle et à des buts scientifiques, montrent combien l'on avait à cœur de s'opposer à une direction exclusive en faveur du commerce et des intérêts purement matériels. Si la poésie, l'éloquence et l'art dramatique sont détournés de leur véritable voie, la peinture célèbre à Ephèse ses triomphes les plus grandioses. Parrhasius et Zeuxis fondent une école dont les œuvres furent les merveilles du monde.

Le temple est à présent hors des murs ; les autorités de la ville exercent sur lui un droit de protection ; l'ancien antagonisme n'en est pas moins vivant. Les prêtres d'Artémis, forcés de renoncer à leur indépendance, cherchent au moins à étendre le territoire consacré au temple, c.-à-d. le domaine de leur juridiction ; de là des querelles continues. Alexandre avait fixé ce territoire à un stade. Mithridate, pour favoriser la hiérarchie asiatique, lança d'un

coin du toit, une flèche pour fixer la nouvelle limite ; elle ne dépassa que de peu celle d'Alexandre. Antoine fit un changement plus important; il doubla la distance du Péribole. Cette extension du droit d'asile donne lieu aux plus grands désordres. Octave met fin à cet état de choses. Il rétrécit le domaine du temple et élève un nouveau péribole ; la découverte d'un des coins (A) de cette enceinte d'Auguste, avec les inscriptions qui s'y rapportent, est un des plus heureux succès des fouilles de Mr Wood. Auguste crée un nouveau culte à côté de celui d'Artémis, un **Augustéum** à côté de l'**Artémisium**. Ephèse est à présent la capitale reconnue de la province d'Asie ; une loi ordonne que tous les gouverneurs de la province débarquent d'abord à Ephèse pour y célébrer leur entrée solennelle.

Le Temple est réellement œcuménique ; la ville est le centre pour les deux moitiés, occidentale et orientale, de la terre habitée. Une nombreuse communauté juive sait obtenir des magistrats romains, dans le Ier siècle av. J. C. d'importants privilèges. Les sophistes, tels que **Tyrannus**, débitent leur philosophie et leur éloquence, tandis que la superstition orientale pénètre partout par la magie et l'interprétation des songes. Cependant Artémis domine tout ; Rome elle-même la vénère, à tel point qu'après le tremblement de terre de l'an 29 ap. J. C., les empereurs Tibère et Claude s'empressent de réparer tous les dégâts causés dans la ville. L'on conçoit que rien n'ispirait aux Ephésiens autant d'orgueil que les fonctions du **Néocorat** de la grande Déesse, à qui ils devaient toute leur gloire et toute leur richesse. Qui serait assez téméraire pour oser toucher à sa majesté ?

Ce fut un simple ourdisseur de tapis qui eut ce courage. Saint Paul vint à Ephèse et prêcha l'Evangile avec succès : ici, mieux que partout ailleurs, malgré toute la plénitude de la civilisation antique, devait se faire sentir d'abord la lacune que cette richesse ne pouvait combler.

Les troubles causés par l'orfèvre Démétrius sont apaisés par le bon sens sobre et sévère de l'administration romaine et, sur ce terrain tant discuté d'Ephèse, se maintient une colonnie nouvelle, la première qui ne pouvait conclure de traité avec le culte de l'antique idole.

Pline le Jeune dénonce à l'empereur Trajan l'effrayant bouleversement en Asie-Mineure, causé par la nouvelle secte; on applique des mesures cruelles. Trajan fait don à Diane de nouvelles portes pour le temple. Sous Hadrien il apparaît de nouveau sur les monnaies. Cent ans plus tard on le voit encore intact sur celles de Valérien.

Mais bientôt après, commencèrent les invasions des Barbares ; des Goths vinrent, par mer, ravager les villes maritimes de l'Asie-Mineure et le temple d'Ephèse fut pillé et détruit en 262 ap. J. C.

La ville, avec son archevêché, resta une place de commerce toujours importante. Comme métropole des églises d'Asie, elle obtint une nouvelle autorité qui fut encore relevée par les souvenirs nombreux de Timothée son premier évêque, institué par saint Paul, du séjour de saint Jean le bien aimé et de la Vierge Marie, dont on montrait le tombeau. Six conciles se réunirent à Ephèse, depuis 196 à 476 ; les plus célèbres sont ceux de 431 et 449. Le premier est le troisième concile œcuménique, tenu contre les Nestoriens ; le second est connu sous le nom de **Brigandage d'Ephèse**, à cause des actes de violence qui y furent consommés.

Quand Constantin eut fait de Byzance agrandie, la seconde capitale du monde romain (330) l'histoire d'Ephèse se confond avec celle de l'empire d'Orient. Ayant cessé d'être la capitale de l'Asie, elle voit sa population diminuer. Les murs de Lysimaque devinrent trop étendus ; on en élève d'autres qui, du sommet du Pion, passant près du Théâtre, vont rejoindre le port civil. Un autre motif de cette décadence fut sans nul doute le Caystre, qui comblait lentement les ports, dès que les moyens et les bras

firent défaut ; ce qui ne tardait pas à arriver avec les guerres que l'empire eut à soutenir successivement contre ses nombreux ennemis.

L'empereur Justinien (527-561) dota Ephèse d'une magnifique cathédrale; elle remplaça, sur la colline près du temple, une église de Saint-Jean, devenue trop petite. C'est sans doute de cette époque que date le transfert des habitants de l'ancienne ville aux alentours de cette colline.

Cette église de Saint-Jean joue, à travers le moyen âge un rôle analogue à celui du temple de Diane dans l'antiquité. Chaque année, probablement le 26 septembre, on y célébrait une grande fête religieuse, accompagnée d'une foire considérable pour tous les environs. Tel était le concours des négociants que vers la fin du VIII[e] siècle les droits de douane des marchandises importées s'élevaient, ce jour-là, chaque année, à 100 livres d'or, c'est-à-dire à 450,000 frs de notre monnaie actuelle. Constantin VI. après avoir vaincu les Arabes à **Anoussa** le 8 mai 795, vint à Ephèse, baissa les droits de douane, pour soulager les négociants, mais diminua d'autant les revenus de l'Eglise.

L'inscription conservée dans la petite église brûlée, date du mois de septembre 1202 ; elle est en l'honneur d'un certain Théodore, *Δομέστικος τῶν ψαλτῶν*, c.à d. Protopsalte.

Cédrénus raconte que la princesse Marie, sœur de Michel IV le Paphlagonien, vint à Ephèse en 1039 pour accomplir un pèlerinage au tombeau de saint Jean. Ayant pris connaissance du mauvais état de l'église, elle demanda à son frère, lors de son retour, d'y remédier ; mais celui-ci se contenta de la congédier en riant.

La plupart des pèlerins, se rendant au Saint-Sépulcre, ne manquaient pas de passer à Ephèse pour prier sur le tombeau du Bienaimé. Saint Willibald y vint en 722, l'Islandais Seawulf en 1102, l'Anglais Maundeville en 1322.

Vers la fin du XII[e] siècle, nous entendons des plaintes

lamentables sur l'état de cette église, dans les lettres inédites d'un métropolitain d'Ephèse, Georges le Tornique. «Les voûtes ou terrasses de l'Eglise sont changées en marais, la chaux tombe de tous les côtés ; les images (en mosaiques) sont détruites, etc. etc ; les serpents et les sirènes s'y réfugient, mais les pasteurs ne peuvent s'y reposer»[1].

Depuis le VII[e] siècle une grande révolution s'était produite en Orient : Mahomet avait fondé une nouvelle religion qui, bientôt, se propagea bien au-delà de l'Arabie. Aux Arabes succédèrent les Turcs Seldjoukides ; dès le XI[e] siècle ceux de Koniéh sont les maîtres de la plus grande partie de l'Asie Mineure.

En 1116, Tangriperme et Marace, généraux seldjoukides, s'emparent d'Ephèse, sous Alexis Comnène, mais sont repoussés par Jean Ducas.

En 1144, lors de la seconde croisade, l'armée française conduite par Louis VII dit le Jeune, passa à Smyrne et à Ephèse où elle célébra les fêtes de Noël.

En 1206, **Théodore Lascaris,** empereur de Nicée, se rendit maître d'Ephèse qui, pour la seconde fois, avait subi le joug seldjoukide. Douze ans plus tard, **Ghenghis Kan** fonde son immense empire mongol. Une tribu de Turcomans, fuyant devant le fléau, vint s'établir en Cappadoce. **Ertogrul**, leur chef, ayant rendu d'importants services au sultan d'Iconium, celui-ci lui assigna des terres plus fertiles sur les confins de l'empire grec de Nicée. La puissance des Seldjoukides tomba bientôt ; dix royaumes indépendants surgissent tout à coup ; le plus puissant est celui d'**Othman**, fils d'Ertogrul, qui bientôt se fait proclamer sultan et annonce hautement la volonté de reconstituer l'empire.

En attendant, les autres émirs de la nation s'emparent à la fois d'une portion de l'autorité souveraine et se constituent en princes indépendants. Ce fut l'émir **Aïdin Beg**

1) Parnassos, 1878 ; Sp. P. Lambros.

qui, vers 1300, s'établit ainsi en Lydie et en Ionie ; **Mentesch** le fait en Carie, **Sarou-Chan** à Magnésie etc. Aïdin envoie son fils Mohammed gouverner en son nom à Birghi où le voyageur **Ben-Batouta** lui fait une visite en 1328. En 1333 Aïdin meurt et Mohammed lui succède ; celui-ci a 3 fils, **Chidr beg**, **Omar** et **Souleiman**. Le premier règne à Ephèse, le second à Smyrne ; en 1341, **Omar** succède à son père dans la royauté, et périt à Smyrne, en 1348, dans sa lutte contre les chevaliers des Rhodes, établis au château de Saint-Pierre (Chromidhocastro). Son fils, **Isa-beg**, lui succède ; c'était un prince savant qui eut un règne prospère de quarante ans. Ce fut lui sans doute qui éleva la grande Mosquée à Ayassoulouk.

En 1390, le sultan **Bajazet Ildérim** soumet plusieurs des dix princes indépendants ; Isa beg reconnait sa suzeraineté et meurt bientôt après. Sur ces entrefaites, **Tamerlan** envahit l'Asie Mineure; avant de vaincre Bajazet à Angora, en 1402, il rétablit partout les princes dépossédés par le sultan ottoman ; à Ephèse, ou Ayassoulouk, ce fut **Isa** II, fils d'Isa beg. Son frère **Omar** II lui succède l'année suivante et soutient une longue querelle avec **Djunéid** (**Cinéis**) auquel Bajazet avait confié le gouvernement de Smyrne et d'Ephèse. Enfin **Amurat** II (**Mourad**) mit fin, en 1426, à tous ces petits états indépendants, et depuis cette époque, Ephèse, (Ayassoulouk) fait partie de l'empire ottoman. De quasi-capitale qu'elle était, elle devient une petite ville de province ; de là sa décadence rapide.

Pendant tout le moyen âge, sous le nom d'**Alto Luogo**, elle avait été l'une des échelles les plus importantes de l'Orient ; la révolution, causée dans le commerce du monde par la découverte de la route des Indes, devait naturellement se faire ressentir sur ces côtes. En effet depuis la conquête finale, Ayassoulouk n'a plus d'histoire.

Avec le XVII[e] siècle commence la période des voyageurs modernes qui nous donnent à l'envi leur relation ce

qu'ils ont vu sur ce sol autrefois si célèbre. Ce sont entre autres : Du Loir, en 1639; Spon et Wheler, 1675; Tournefort, 1702; Chandler, 1764; le comte de Forbin, 1818; Prokesch von Osten, 1825, etc.

La création de la voie ferrée a rendu de l importance à Ayassoulouk, et c'est avec plaisir qu'on constate partout des signes non équivoques d'une certaine aisance. Les figues et le tabac constituent sa principale richesse.

Est de Paris
GALLESSUS
Champs
Champs
Champs
LACUS SELINUSIENS
ARCHIPEL
Port Panormos
Ἀγορὰ Ἀρτέμιδος
Pont Ruiné
Syrie (Insula)
Tombes
CAYSTRE FL.
Sélinus Fl.
Rivière
Tombes
Kirkindje
TEMPLE DE DIANE
Agoradus
Figuiers
PORTO IVIA
Stade
Théâtre
Odéon
Marché aux Lunes
Fontaine publique
Temple romain
Porte de Magnésie
Porte d'Ortygie
Porte de Magnésie
Route d'Aïasalouk
Sélinus Fl.
Rivière
Tombes
Ruines
Ruines
Ruines

APPENDICE

Chorographie

D' EPHÈSE [1]

La découverte de l'emplacement du temple de Diane a été un véritable **fiat lux** pour la situation des lieux à Ephèse ; il suffit de lire les ouvrages respectifs avant ou après cet heureux résultat des fouilles de Mr Wood.

Cependant il est beaucoup de points qui attendent toujours leur solution, surtout si nous envisageons les alentours immédiats de la ville ; ainsi les rapports d'Ephèse avec la mer flottent encore dans un vague des plus contradictoires.

Mr Wood lui-même, dans son ouvrage, *Discoveries at*

1) Cette étude a paru dans le Μουσ. καὶ Βιβλιοθ. Σμύρνης 1880—84. Nous en donnons ici les fragments les plus importants.

Mr W. M. Ramsay, dans son Historical Geography of Asia-Minor p. 110 dit;

Mr Weber has published a useful Study of Ephesus, with the only good map of the city and surroundings.

Plus loin, p. 403, il répète, en note; Even on the coast hardly any cities are decently mapped. Mr Webers map of Ephesus is one of the few exceptions.

Ephesus, ne nous a donné que le journal de ses fouilles, accompagné d'un certain nombre d'assertions acceptées sous les plus grandes réserves.

Et d'abord on eut lieu d'être étonné de la différence radicale, dans la dénomination des accidents géographiques d'Ephèse, entre la carte de l'architecte anglais et celle du savant allemand. En effet ce que Curtius appelle **Pion** (**Prion**) devient **Coressus** chez M^r^ Wood, et vice versâ. Or la belle dissertation du premier est si bien échafaudée sur la topographie des lieux, telle qu'il la conçoit, que, si celle-ci change, tout l'édifice en est ébranlé. D'un autre côté, la célébrité que M^r^ Wood a acquise par la découverte du Temple de Diane, est si grande et si bien méritée, que son nom naturellement jouit d'une grande autorité; et, comme tout ce qu'il publie des monuments et de la topographie d'Ephèse, peut être reproduit dans d'autres ouvrages[1], on m'excusera si j'ose attirer l'attention du lecteur sur ces points en litige.

Entre Scala-Nova et Ephèse s'étend un massif de montagnes hautes et rocheuses, borné au sud par la vallée d'Aktchova, à l'est par la gorge d'Azizié, à l'ouest par la mer ; vers le nord, un peu avant de se perdre dans la plaine d'Ephèse, le massif se démembre en trois chaînons, dont le plus oriental forme, en se repliant presque à angle droit, un dernier contre-fort escarpé, haut de 380 mètres, qui se dirige du S.-E. au N.-O. droit sur le Caystre. La pointe la plus avancée forme une hauteur distincte qu'on reconnaît facilement aux ruines bien conservées d'une antique tour de fortification qui en couronne le sommet (P, sur la carte), la prison de Saint-Paul. Au delà de la vallée d'**Arvaïa**, le chaînon occidental cache la mer de ce côté. Au centre enfin, une rangée de petites collines forme le troisième chaînon. Toute la chaîne, chez les anciens, était appelée **Coressus**, c'est ainsi qu'on comprend

1) Barclay V. Haed, History of the Coinage of Ephesus. p. 9.

comment il existait un port de ce nom [1], où les Ioniens abordèrent lors de leur expédition contre Sardes [2], et un sommet du nom de **Coressus** [3] éloigné de 40 stades de la ville.

Le récit de l'attaque de Thrasyllus (Xén. Hell, 1. 2. 7.) du même point de la côte (τοὺς μὲν ὁπλίτας ἐς τὸν Κορησσὸν ἀποβιβάσας) où 100 ans auparavant avaient débarqué les troupes ioniennes, semble être aussi un argument bien décisif en faveur du Coressus traditionnel. En effet le général athénien partit avec ses hoplites pour attaquer la ville du côté du Coressus, tandis que l'infanterie légère s'avançait du côté des marais, πρὸς τὸ ἕλος ἐπὶ τὰ ἕτερα τῆς πόλεως, ἅμα τῇ ἡμέρᾳ προσῆγε δύο στρατόπεδα.—Diodore (XIII. 64) appuie aussi sur ce point que Thrasyllus, ayant débarqué ses troupes, attaqua Ephèse de deux côtés, κατὰ δύο τόπους προσβολὰς ἐποιήσατο. Il est évident que dans l'esprit du général athénien ces deux points d'attaque devaient être aussi opposés que possible afin de rendre la surprise d'autant plus assurée.

Or, si l'on appelle Coressus, avec M^r^ Wood, la montagne au pied de laquelle s'élève le théâtre, non-seulement les données géographiques d'Hérodote et de Diodore restent énigmatiques, mais surtout l'attaque de Thrasyllus est inexplicable.

Cette montagne (Pion, sur la carte) est en effet basse et trop limitée pour cacher un pareil mouvement stratégique; en plus, Thrasyllus aurait dû remonter tous les ports d'Ephèse, depuis la mer jusqu'au voisinage du théâtre, pour arriver au Coressus; mais alors il n'y avait plus de surprise. Xénophon nous dit que les Ephésiens marchèrent d'abord contre les hoplites sur le Coressus, les vainquirent et les poursuivirent jusqu'à la mer; après

1) Et. Byzant. v. **Coressos.**
2) Hérod. V. 100—πλοῖα μὲν κατέλιπον ἐν Κορήσσῳ τῆς Ἐφεσίης.
3) Diod. XIV. 99.

ils retournèrent contre ceux du marais, qu'ils mirent aussi en fuite.

Tous ces faits s'expliquent clairement si, avec Curtius, nous appelons **Coressus**, non-seulement la montagne au S.-O. de la ville, mais tout le massif jusqu'à la mer. Ici il y avait un port et une ville, comme le témoigne aussi Et. de Byz., du nom de **Coressus**, complètement indépendants d'Ephèse et cependant assez rapprochés pour en faire une base d'opération, soit contre cette ville, soit contre l'intérieur.

Le Coressus, dans son sens plus restreint, se rattache à l'est à une montagne moitié moins haute qui, sur une base circulaire, s'élève en formant plusieurs sommets. Son ancien nom ne nous a pas été transmis avec certitude. Nous savons seulement que sa partie méridionale était appelée **Lépré Acté** ; le nom de la montagne entière paraît avoir été **Pion** [1]. Strabon (633) l'appelle **Prion**, les manuscrits ont **Preon** (Πρῆον) et Strabon semble avoir compris ce mot comme une épithète pour désigner une montagne qui est avancée [2].

Le Pion présente une formation très-variée ; son sommet est entouré de roches dans lesquelles les carrières ont coupé des arêtes vives et des parois verticales, de là le nom de **Lépré Acté**; plus bas il s'élargit en pentes douces et terreuses dont la fertilité paraît être indiquée dans le nom de **Pion**; Pausanias cite parmi les curiosités de l'Ionie, la nature du mont Pion, sans donner d'autres détails. Peut-être peut-on compléter par les médailles d'Ephèse, les indications du Périégète. Car, si sur une série de monnaies impériales, la montagne est représentée avec Jupiter assis au sommet, tenant la foudre de la main gauche et versant la pluie de la droite, il faut en conclure qu'il y avait sur cette hauteur un sanctuaire fameux de

1) Paus. VII. 5. 10. τοῦ Πίονος ὄρους ἡ φύσις.
2) E. Curtius, Beiträge zur Topog. Kleinasiens, p. 2.

Jupiter Hyetios, **Pluvius**; les cyprès sur les médailles indiquent une riche végétation, une humidité intérieure.

Tous ces détails ne conviennent pas à la montagne que Mr Wood appelle **Mount Prion**; elle est en effet excessivement abrupte, flanquée de rochers et d'une aridité parfaite.

D'après Strabon (633 et 640) et Athénée (VIII. 361), la partie inférieure du Coressus s'appelait **Tracheia**, et le quartier, au S.-E. de la ville, entre Lépré Acté et Tracheia, **Smyrna**. Les fermes enfin situées derrière le Pion étaient appelées **Opistholépria**. Ces données, avec l'hypothèse de Mr Wood, restent parfaitement incompréhensibles; surtout si nous les comparons à l'histoire de la fondation d'Ephèse.

Enfin si Aristide appelle (Ἱερὸν λόγον II.) le Gymnase de ce quartier celui près du Coressus, τὸ πρὸς τῷ Κορησσῷ, ce ne sera non-seulement parce que ses racines s'approchent ici davantage, mais bien pour le distinguer d'un autre gymnase (Q)[1], situé près du théâtre et par conséquent aussi au pied du Pion.

Mais, nous dira-t-on, quels sont les arguments que Mr Wood fait valoir pour appuyer son hypothèse. A moins qu'il ne se soit réservé d'autres données pour l'avenir, la seule autorité qu'on est réduit à inférer en sa faveur, c'est l'inscription de V. Salutarius, trouvée dans le théâtre, mais ayant appartenu primitivement à l'Artémisium. En effet, il y est souvent question de la porte de Coressus; les images sacrées, après avoir été transportées à la porte de Magnésie, y devaient être rejointes par les éphèbes, et accompagnées par eux jusqu'à la porte de Coressus[2]. Mr Wood suppose que la procession, quittant le temple de Diane, entrait dans la ville par la porte de Magnésie, fai-

1) Mr Wood appelle ce monument **Prytaneum**.

2) Wood. Discov. Inscrp. p. 32.—ἐκ τοῦ προνάου τῆς Ἀρτέμιδος συνεπιμελουμένων καὶ τῶν νεοποιῶν συμπαραλαμβανόντων καὶ τῶν ἐφήβων ἀπὸ τῆς Μαγνητικῆς πύλης καὶ συμπροπεμπόντων μέχρι τῆς Κορησσικῆς πύλης.

sait le tour du Pion (son Coressus), en passant près du Théâtre et du Stade et sortait de nouveau par la porte G du plan, pour rentrer dans le temple. De là sans doute, le nom donné à cette porte, et, comme tout se tient dans la topographie d'Ephèse, il a été amené à renverser les noms des montagnes.

Or, si nous jugeons par analogie, nous arriverons à une interprétation toute différente. A Athènes, par exemple, il y avait deux cas où les objets sacrés, nécessaires à la procession, étaient transportés du temple où ils étaient conservés jusqu'à l'endroit où la procession devait réellement commencer, c'était : a) dans les **Anthestéries**, b) dans la grande procession d'Athènes à Eleusis, lors des Grands Mystères [1].

En outre les termes mêmes de l'inscription de Salutarius indiquent clairement que la procession proprement dite ne s'étendait que de la porte de Magnésie au théâtre et au stade, et de là jusqu'à la porte de Coressus. Nous restons toujours dans l'analogie en admettant que la procession, une espèce de lustration, traversait la ville dans toute sa longueur [2]. Arrivée à l'extrémité de la cité, elle prenait fin et les prêtres étaient libres de rapporter dans le temple les objets sacrés, par tel chemin qui leur conviendrait.

Une autre observation qui n'est peut-être pas sans valeur dans la matière, c'est l'habitude des anciens (comme aussi des modernes, du reste) de nommer les portes presque toujours d'après la ville qui en est la plus rapprochée. Il en était ainsi à Rome et à Athènes. A Ephèse nous connaissons la porte de Magnésie; quoi de plus naturel que d'appeler «**Porte de Coressus**» celle qui se trouvait sur le col, près de la Prison de Saint-Paul, non parce qu'elle était sur le Coressus, mais puisque par là

1) M. W. Ramsay nous a rendu attentif à ce fait.
2) E. Curtius, Beiträge, p. 32.

on se rendait au port de mer de même nom, au revers des collines (voir le plan).

Mais il est temps de quitter la ville proprement dite pour étudier les alentours, examiner quelques dépendances d'Ephèse, et surtout se rendre compte, autant qu'il est possible, de ses rapports avec la mer.

L'un des points les plus discutés dans la topographie d'Ephèse, c'est l'emplacement d'**Ortygie** et par suite du fleuve **Cenchrius** et du Mont **Solmissus**. Il n'y a pas moins de cinq opinions différentes. Écoutons d'abord Strabon : εἶτα Πύγελα πολίχνιον . . . . εἶτα λιμὴν Πάνορμος καλούμενος, ἔχων ἱερὸν τῆς Ἀρτέμιδος· εἶθ' ἡ πόλις. Ἐν δὲ τῇ αὐτῇ παραλίᾳ μικρὸν ὑπὲρ τῆς θαλάττης ἐστὶ καὶ ἡ Ὀρτυγία κτλ.—Ainsi Strabon met Ortygie en rapport avec Pygéla et le port Panormos : «Un peu au-dessus de la mer, il y a le magnifique bois «sacré d Ortygie, planté d'arbres de toute espèce, et de «cyprès principalement. Ce bois est traversé par le Cen«chrius, qui est la rivière où Latone, dit-on, vint se laver «après ses couches . . . . . Le bois sacré est dominé par «le mont Solmissus, au haut duquel se tenaient, dit-on, «les Curètes chargés d'étourdir Junon . . . . L'enceinte (ἐν «τῷ τόπῳ) d'Ortygie renferme plusieurs temples . . .» Guhl, (Ephesiaca p. 8.) place Ortygie dans la vallée d'Arvaïa, derrière le mont Coressus. Texier suppose que Dermendéré-si, une vallée au S. E. de Scala-Nova, en marque l'emplacement. Arundell préférait la vallée d'Azizié ; la carte de l'Amirauté anglaise nomme Ortygie une forteresse bâtie sur le bord de la mer, au sommet d'une montagne (Fort, sur la carte), **Cenchrius**, la petite rivière qui se jette dans le golfe un peu plus au sud et **Solmissus** la chaîne de montagnes entière qui s'étend entre Scala-Nova et Ephèse. M^r^ Wood enfin appelle Solmissus, la colline d'Ayassoulouk, et Cenchrius, la rivière qui descend de la vallée de Kirkindjé.

En prenant en considération le récit de Strabon, il semble difficile d'admettre les hypothèses de MM. Texier

et Wood. Le premier place la localité beaucoup trop loin d'Ephèse; Strabon l'aurait mentionnée en parlant de Néapolis et de Marathésium. Du reste elle est en rapport trop direct avec la ville. «Chaque année, dit-il, une assemblée solennelle se tient ici et l'usage veut que les jeunes gens rivalisent entre eux à qui donnera les repas les plus somptueux. Dans le même temps, le collège des Curètes convie à ses banquets et procède à la célébration de ses mystères particuliers»[1]. Mr Wood, en nommant Solmissus le rocher d'Ayassoulouk [2], est trop loin de la mer. Du reste il n'est pas permis de confondre les temples du bois sacré d'Ortygie, avec l'Artémisium lui-même. Il semble évident que les légendes concernant Latone et Ortygie (Strabon XIV. 20, et Tacite Ann. III. 61) sont d'origine purement grecque et ne prouvent que la tendance des Ioniens de rattacher leurs divinités à l'antique déesse asiatique, dont le culte était bien plus ancien que leur établissement à Ephèse.

Il est donc fort naturel de chercher Ortygie et le Cenchrius près de la première ville ionienne, celle fondée par Androclès près de l'Athénéum qui, à l'époque de Strabon, était hors de la ville de son temps.

Quant à la vallée d'Azizié, elle soulève absolument des objections analogues.

A vingt minutes à l'ouest de la Prison de Saint-Paul, s'ouvre une vallée par laquelle passe la route d'Ayassoulouk à Scala-Nova; elle est peu longue avec un village turc **Arvaïa**, au fond. Près de ce point, un antique aqueduc traverse le vallon: quelques arcades peu hautes sont encore debout; le canal longe les flancs du Coressus. Au milieu de la vallée, le chemin traverse un cimetière turc, tout rempli de colonnes, d'architraves et de fragments antiques. Comme de l'embouchure du Caystre jusqu'à Scala-Nova, il n'y a pas de vallée qui débouche dans la mer, il

1) Strab. XIV. 20.
2) Discov., v. le plan général.

semble permis de placer **Ortygie** avec toutes ses dépendances dans ce vallon, comme du reste Guhl et Kiepert l'ont fait depuis longtemps [1]. La rivière, il est vrai, ne se jette pas dans la mer, mais autrefois dans le Panormos. L'hypothèse de Guhl est celle qui répond le mieux, il semble, aux auteurs anciens ainsi qu'à la situation des lieux; avec lui nous appellerons donc **Cenchrius,** le cours d'eau qui traverse la vallée; celle-ci sera **Ortygie,** et le nom de **Solmissus** appartiendra à l'un des sommets immédiats de la vallée; il est évident que son emplacement ne pourra être indiqué que lorsque des fouilles auraient fait connaître le site exact des sanctuaires de la vallée. En tout cas, il ne semble pas permis d'étendre le nom de Solmissus à tout le massif principal, celui-ci, comme nous avons déjà vu plus haut, devait porter le nom de Coressus. L'étude du chaînon parallèle à la mer jettera peut-être un nouveau jour sur ce point.

Le Caystre, après avoir tracé ses grands méandres dans la plaine, s'approche de la pointe occidentale du Coressus et suit alors une ligne plus droite jusqu'à la colline E au-delà de la vallée d'Arvaïa. Il longe le côté ouest de cette colline, passe tout près d'un rocher taillé en autel géant: un escalier conduit sur une plateforme; [2] et, après avoir laissé à gauche le petit étang remarqué par Tournefort, il suit de très près le pied septentrional du second acrotère, la belle colline conique D, visible de tous les points de la plaine d'Ephèse. Ici commence, de l'autre côté du fleuve, une petite éminence naturelle qui l'accompagne jusqu'à quelques centaines de mètres de la mer. A ses deux extrémités, en F et en A, elle porte des traces d'antiques monuments, tandis que son pied méridional, c'est-à-dire la rive droite du fleuve, est pourvu d'uu beau mur hellénique en guise de quai C,C'. Cette éminence est

1) Guhl Ephes. v. Tabula II.

2) Cf. Μουσ. καὶ Βιβλ. Σμύρνης 1880—84, p. 37.

peu haute et de largeur variable. Au point C, se trouve le bac qui établit les communications entre les deux rives du fleuve, large à cet endroit de 40 mètres. De ce point le Caystre reprend sa direction légèrement sud-ouest. C'est à partir du bac que commence le quai antique; l'appareil est isodomon, en blocs de fortes dimensions, d'origine évidemment hellénique. Cependant c'est à tort qu'on l'a identifié avec la jetée d'Attale; car la colline en question n'est pas artificielle; Revett suppose même que c'est l'île de Syrié dont parle Pline et qui avait été enclavée dans la terre ferme. A trois cents mètres de la mer se trouvent enfin les restes assez réduits d'un ancien monument; outre la terrasse sur laquelle il s'élevait, on distingue encore, le long du fleuve, trois tronçons de colonnes debout, cannelées, mais la face intérieure aplatie, comme si elles étaient adossées contre un mur; les blocs du soubassement ont des dimensions considérables (2,50 sur 1,50). La rive gauche est formée de sable et couverte d'ajoncs. Enfin, près de l'embouchure, sont établies les pêcheries au sujet desquelles M[r] Texier s'écrie, non sans raison; «De cette immense ruine d'Ephèse, il ne reste aujourd'hui qu'une chose : c'est la ferme des étangs du Caystre». Il est beaucoup moins exact lorsqu'il dit que le Caystre se partage en deux branches pour sortir de la plaine d'Ephèse; en effet ce qu'il appelle la branche du nord, est réellement l'embouchure des lacs Sélinusiens.

En sortant de la ville d'Ephèse pour se rendre à Scala-Nova, on a le choix entre deux routes : celle par la vallée d'Arvaïa, et une autre par le bord de la mer.

L'espace compris entre le fleuve au nord et le cap au sud, entre les collines à l'est et la mer à l'ouest, est un terrain marécageux parsemé de buissons et de rochers isolés, dans lequel il est dangereux de s'engager; le bord de la mer, formé par une dune de sable, domine ce marais. Les collines à gauche, dont la plus haute ne dépasse pas 225 mètres, sont d'une aridité parfaite. Celle qui fait suite

à la plus haute, porte les restes fort étendus de murs qui descendent du sommet jusqu'à mi-côte. Ce sont ces ruines qui, sur la carte de l'Amirauté anglaise, sont marquées **Ortygie,** avec un point d'interrogation, il est vrai, ce qui sauvegarde complètement sa responsabilité. Une visite des lieux a donné les résultats suivants.—Sur le sommet même s'élève une petite tour carrée de 8 mètres de côté, entourée d'une enceinte, carrée aussi, dont le côté pouvait avoir une vingtaine de mètres, le tout est très ruiné; les fondations seules subsistent en partie. De l'angle S.-E. se détache un mur, sur une longueur de plus de 400 m.; il suit la crête de la montagne et est encore haut, en moyenne, d'un mètre, sur 0,90 de large. A son extrémité méridionale, il se replie à angle droit et descend la pente dans la direction S.-O. De l'angle S.-O. du fort supérieur, se détache un second mur qui descend tout droit vers la mer; ses parties conservées sont assez hautes, 2 à 3 mètres quelquefois. Il ne reste plus de traces d'un mur inférieur, qui aurait fermé cette vaste enceinte. L'appareil est des plus négligés; ce sont des moëllons de calcaire, tels que la montagne les fournissait sur place; ils affectent la couche horizontale et sont reliés par une terre rouge en guise de ciment, qui, en certains endroits, est devenue très dure; mais aucun détail ne rappelle l'antiquité. L'intérieur même de ce vaste enclos ne porte aucun vestige de constructions; comme sur le reste de la montagne, il n'y a que rochers et de rares buissons. Peut-être faut-il voir dans cette ruine une de ces forteresses élevées, au moyen âge, sur plus d'un point dans l'Archipel grec[1].

Enfin à l'extrémité de cette plaine, au pied même des collines du sud, il faut chercher, selon toutes les probabilités, cette ville de **Coressus** avec son port, dont il a été si souvent question dans les pages précédentes. Malheureusement il ne reste plus de ruines assez considérables

1) W. Heyd, Dr.—Gesch. d, Levantehandels im Mittelalter I. B. S. 591

pour prouver jusqu'à l'évidence, l'existence d'une ville à cet endroit. Mais, outre que rien ne fait supposer qu'elle ait été bien considérable dans l'antiquité, sa proximité de la mer expliquerait facilement sa disparition complète, sans compter les péripéties par lesquelles cette côte spécialement a passé à travers tout le moyen âge jusqu'à la conquête ottomane.

Les seuls restes conservés jusqu'aujourd'hui se trouvent à l'est **(Ruine)**. Une petite éminence en forme de promontoire s'avance dans la plaine; elle est tout entourée de murs et sillonnée de fondations: ses dimensions sont trop petites pour indiquer l'emplacement d'une ville; cependant ces ruines prouvent que sous l'empire byzantin, l'emplacement était habité; en effet les murs portent tous les caractères de l'architecture du Bas-Empire: pierres taillées alternant avec des briques, le tout lié avec de la chaux. Du reste le château du moyen âge, dont nous avons parlé plus haut, ne fournirait-il pas un argument en faveur d'un établissement plus ancien sur ce point de la côte?

Quant au port de la ville, il ne semble pas permis d'y voir autre chose que la plage même du golfe; ce ne pouvait être un port d'abri, tout au plus une de ces criques où, en temps de calme, les anciens aimaient à tirer leurs vaisseaux à sec.

Les deux expéditions citées, plus haut, l'une par Hérodote (V. 100) et l'autre par Xénophon (Hellen. 1. 2. 7.) semblent corroborer toute cette manière de voir. Le silence de Strabon prouverait que, depuis qu'Ephèse était devenue, sous les Romains, la capitale incontestée de la province d'Asie, Coressus fut absorbée par la grande ville; sa raison d'être avait disparu. Ce ne fut que bien des siècles plus tard, quand, comme au temps de Thrasyllus, les mêmes luttes entre l'orient et l'occident recommencèrent, que ce point acquit de nouveau de l'importance [1].

1) W. Heyd, loc. cit. . . . . (v. la note à la page suivante).

La mention d'Etienne de Byzance étant purement littéraire, il n'y a pas lieu de s'y arrêter autrement.

En remontant le torrent qui arrosait la ville de Coressus, on aperçoit bientôt devant soi une colline couronnée par un tumulus à moitié ruiné. Son diamètre est d'à peu près 20 m.; le plateau circulaire sur lequel il s'élève, est lui-même entouré d'un mur dont on distingue la première couche de pierres à fleur de terre. Il ne reste plus de trace du revêtement du tumulus; sa hauteur actuelle est peu considérable. Les chercheurs de trésors ont évidemment passé par là; mais ce qui paraît donner une certaine importance à ce monument, c'est une espèce d'entrée que l'on observe sur le flanc nord-est. C'est un couloir voûté en encorbellement comme le tombeau de Tantale, avec la différence qu'ici les matériaux sont bien plus grands et travaillés à la perfection; ainsi chaque côté de l'ogive n'est formé que d'un seul bloc d'un calcaire très fin; les joints des blocs sont faits avec le plus grand soin; tout dénote la bonne époque grecque.

«Au reste il y avait de même à la marine une ville qui portait aussi le nom d'Alto Luogo (Ayassoulouk),[a] fondée et habitée par des Italiens, comme il paraît, au commencement du 14e siècle, et qui, pour des raisons politiques, avaient dû tourner le dos à leur patrie. Le pèlerin Ludolphe reproche à ces Italiens d'avoir fait cause commune avec les Turcs contre les Chrétiens; leur principale occupation était probablement la piraterie. Ludolphe ne dit point que le commerce ait prospéré dans cette ville, et Pegolotti, son contemporain, ne fait aucune mention dans son ouvrage (**La pratica della mercatura**) de cette ville près de la mer.»

---

a) «Ayassoulouk» est la corruption de «Ἅγιος Θεολόγος» nom sous lequel Ephèse était connue au moyen âge, sans doute à cause de sa grande Eglise de Saint-Jean Théologue; les monnaies frappées par les princes seldjoukides en font foi (v. Karabacek, Num. Zeitschrift, Jahrgg. 1870, p. 529. et, J T. Wood, Disc. at Ephesus. p. 182).

Les pèlerins et les négociants italiens avaient déjà corrompu le nom grec en Altus Locus, Alcebot, Alto Loco st surtout Alto Luogo (Dr. W. Heyd, Gesch. d. Levantehandels im Mittelalter. T,I., p. 590).

L'étymologie qui rapproche Ayassoulouk de Ἅγιος Λουκᾶς manque absolument de preuves; d'un côté la petite chapelle moderne a pour vocable St. Jean et non St. Luc; de l'autre, il n'est rien moins que démontré qu'il y ait jamais eu un tombeau de St. Luc à Ephèse [voir Trans. of the Soc. of Bibl. Archaeology V. VII, Part 2, 1881.; "Un prétendu Tombeau de St. Luc à Ephèse, etc, par le P. A. Dutau, S. J.). et "Un monument circulaire à Ephèse, par G. Weber, dans Revue archéologique, 1891.

Des fouilles seules pourraient expliquer la nature du monument et surtout montrer s'il est permis de le mettre en rapport avec les trophées que les Ephésiens élevèrent, l'un dans le marais, l'autre sur le Coressus, en mémoire de la victoire remportée sur Thrasyllus (Hellen. 1. 2. 10).

En continuant la route vers l'est, on atteint bientôt le chemin de Scala Nova et la vallée d'Ortygie.

Après avoir étudié la topographie méridionale de la plaine du Caystre, passons au nord, vers le pied du Gallésion.

Après avoir franchi le fleuve sur le bac (en C), le chemin longe le bord de la mer. Une dune continue, de 3 mètres de hauteur, suit le rivage jusqu'au **Pont ruiné** (v. la carte); elle est assez large et domine complètement le terrain à l'est. Celui-ci est naturellement marécageux, cependant il y a aussi des parties cultivées ainsi que des pâturages. A l'extrémité septentrionale de la plaine, au pied même de la première colline, on franchit, aujourd'hui à gué, l'embouchure des **Lacs Sélinusiens**. Un pont ruiné, à trois arches, établissait autrefois les communications entre les deux rives; il ne paraît pas remonter au delà du moyen âge.

On suit pendant quelque temps le pied de la colline vers l'est; bientôt un sentier pour Christian-Keui (Colophon) se détache à gauche. Sur la droite s'étend un vaste bassin, moitié lac, moitié marais, suivant la saison; au centre s'élève une colline isolée comme une île. En avançant toujours vers l'est, on distingue bientôt une autre colline, peu haute, qui s'élève sur le bord même de la lagune; elle est rattachée à la terre par un petit isthme très bas. Le sommet de cette éminence est couronné par une ruine antique; ce sont les fondations d'un monument carré d'environ 14 mètres de côté; les blocs affectent la forme carrée, leurs dimensions sont assez fortes; absence complète de chaux. On se trouve évidemment en présence d'une construction fort antique.

«Au delà de l'embouchure du Caystre, dit Strabon (642), on rencontre la lagune de Sélinusie (λίμνη ἐστὶν ἐκ τοῦ πελάγους ἀναχεομένη), immédiatement suivie d'une autre qui communique avec elle. Ces deux lagunes sont d'un grand revenu . . . Dans la partie la plus reculée de ce lac s'élève, sous le nom de **Temple du Roi**, un sanctuaire qui passe pour avoir été fondé par Agamemnon lui-même. Τῆς δὲ λίμνης ἐν τῷ κοιλοτάτῳ βασιλέως ἐστὶν ἱερόν· φασὶ δ' Ἀγαμέμνονος ἵδρυμα».

N'est-il pas permis de rapprocher ce texte de Strabon des lieux que nous décrivons, et d'y reconnaître les localités qu'il mentionne?

En continuant notre route, toujours dans la même direction, nous atteignons bientôt l'entrée de l'**Alaman Boghaz**. Il y a là quelques fermes qui produisent un excellent tabac. A côté de l'une d'elles, jaillit une source abondante dont les eaux sont recueillies dans un canal antique en pierres taillées, encore en bonne conservation.

C'est par cette gorge étroite que passait autrefois la route de Smyrne à Ayassoulouk ; elle était fameuse par le peu de sécurité qu'elle offrait aux voyageurs. (Al-aman ! = aie pitié !). Au pied d'un des contre-forts du chaînon suivant, on distingue quelques niches taillées dans le roc ; peut-être faut-il y voir le Manteion dont parle Pline (Hist. Nat. v. 31. 5). A la pointe méridionale de ce chaînon, le sentier se divise ; l'un continue de suivre le pied des montagnes, l'autre au contraire traverse la plaine pour se diriger, comme le précédent, vers Ayassoulouk. Mais comme, à cet endroit, la plaine est toute marécageuse et de plus sillonnée par les courants d'eau de deux lacs intérieurs, qui vont rejoindre celui de Sélinusie, il a fallu construire une **chaussée** en pierre à travers ce terrain difficile. Elle est longue d'à peu près un kilomètre, sur 3 mètres de large. Une quantité énorme de marbres antiques prouvent que, dans son état actuel, elle ne remonte pas à l'antiquité ; mais en prenant en considération

la grandeur même du travail, ainsi que l'existence du pont antique sur le Caystre, au sud de la colline Syrié (v. la carte), il semble permis d'admettre que les Turcs n'ont fait que restaurer une chaussée qui existait déjà, mais qui, par suite des péripéties de la guerre, était tombée en ruines [1].

Il est à noter que si Strabon ne parle que d'un lac qui suit celui de Sélinusie, il y en a réellement deux ; ils ne présentent du reste rien de particulier.

Le chemin longe toujours le pied des collines ; après avoir traversé le village turc de Djimarassi, il passe entre le dernier contre-fort du Gallésion et la colline Syrié et atteint, de l'autre côté de la vallée, le pont actuel du Caystre.

A plusieurs reprises nous avons cité le nom de **Syrié**. D'après M[r] Kiepert [2], nous avons ainsi nommé la colline isolée, presqu'au centre de la plaine du Caystre. C'est Pline [3] qui, en parlant des alluvions de ce fleuve, cite les deux faits suivants, c.-à-d. que «le Temple était autrefois baigné par la mer» et que «l'île de Syrié a été ajoutée à la terre ferme.»—A sa pointe nord-est, on trouve un certain nombre de tombeaux taillés dans le roc, en forme d'auges ; sur le sommet le plus élevé de la colline, on distingue encore la trace d'un monument circulaire de plus de 20 mètres de diamètre, un tumulus selon toutes les probabilités. Il n'en reste plus que la ligne de pierres extérieure de la base, tout le reste est enlevé.

Le Caystre vient butter par un de ses coudes contre le pied méridional de la colline ; à cet endroit même se trouvent les ruines d'un **pont antique**. Ce sont trois piliers

1) C'est de cette chaussée que parle sans doute Du Loir, le premier voyageur moderne en Ionie, dont la relation ait été imprimée. (Vivien de St. Martin, Desc. de l'Asie Mineure T. II. 25.) La confusion de Du Loir s'explique facilement à l'inspection de notre carte; il a pris l'embouchure des lacs Sélinusiens pour le Caystre, et celui-ci pour le Méandre.

2) Guhl, Ephesiaca, p. 3.

3) Hist. nat. V. 31, et II. 87 et 91.

encore debout avec leurs arches, s'élevant sur la moitié droite du fleuve ; l'autre partie, sur la rive gauche, a été complètement enlevée, comme par suite d'une mesure extrême de protection. Le pont était étroit, à peine de deux mètres entre les parapets. Le style de la construction est byzantin, mais d'une bonne époque ; en effet les blocs rapportés à la base des piliers indiquent clairement une restauration ; cependant tout le monument porte un cachet antique que ne possède pas par, exemple, le pont à l'embouchure du lac de Sélinusie.

Enfin il nous reste à examiner la question des **Ports** d'Ephèse. Ce n'est que pour mémoire que nous rappelons les alluvions des fleuves de la contrée ; le Caystre en a sa bonne part. En effet ce fleuve a tellement transformé l'aspect des lieux, qu'il semble téméraire de parler de ports dans cette vaste plaine uniforme. Cependant les anciens n'ignoraient pas que toute la plaine basse autour de cette ville était autrefois occupée par la mer [1]. Celle-ci arrivait jusqu'à la colline d'Ayassoulouk, formant ainsi un golfe de près de deux lieues de long, sur une de large, avec l'île de Syrié au centre. Les antiques peuples de la contrée fondent le sanctuaire de leur Déesse de la nature, dans la partie la plus reculée de ce golfe ; peu à peu les alluvions empiètent sur ce dernier et le rivage s'éloigne vers l'ouest. D'autre part, l'action des vagues de la mer, refoulant les sables du fond, forme, à l'ouverture du golfe même, un barrage qui, à son tour, grandira sans cesse, ne laissant ouvert que le canal long et étroit pour l'écoulement des bassins intérieurs et du fleuve, ainsi que pour le passage des navires.

Entre ces deux points extrêmes, s'étendaient de grands lacs, restes de l'ancienne baie, qui formeront dans la suite les ports vastes et sûrs pour lesquels Ephèse était si célèbre [2].

1) Hérod. II. X.—Pline, loc. cit.
2) Livius, XXXVII. 15.

En effet les auteurs anciens parlent constamment de plusieurs ports à Ephèse ; ils constituaient même un des traits caractéristiques de cette cité opulente. L'un d'eux est encore facile à reconnaître ; c'est le marais, tout rempli de roseaux, qui s'étend entre le Grand Gymnase et la prison de S^t^-Paul. On est convenu de l'appeler **Port intérieur** ; sa forme était celle d'un rectangle allongé dont les angles sont coupés. Cette forme octogonale est parfaitement dans le goût antique ; il suffit de se rappeler les ports d'Ostie et la cour hexagonale de Balbeck. Un canal assez large le mettait en communication avec le Panormos ; aujourd'hui il se jette dans l'un des coudes du Caystre. A ce point, le terrain, fort marécageux, est traversé par une chaussée pavée, de construction turque ; mais au milieu des joncs on distingue d'autres restes plus anciens (v. la carte).

Les auteurs anciens parlent aussi d'un **Port sacré** [1] et d'un **Panormos** [2]; la plupart des modernes identifient ces deux appellations, et, à notre avis, avec beaucoup de raison.

Ce port était plus près de la mer et communiquait directement avec le Caystre. Beaucoup plus grand que le port intérieur, il recevait les bâtiments qui ne pouvaient pénétrer plus loin. C'est avec ce même port que l'Artémisium fut tenu en constante relation ; son étendue devait donc être très-considérable. Plusieurs géographes anciens ne distinguent Ephèse que par son port vaste et sûr [3].

Lorsque Lysandre arriva à Ephèse, il fortifia la place, construisit des chantiers, des arsenaux, des magasins, appela les marchands et les étrangers, de sorte que les **ports** devinrent pour les habitants une source de richesse merveilleuse [4]. Par conséquent les deux ports existaient déjà du temps de la guerre du Péloponèse.

1) Athénée 352. C.
2) Strabon 641.
3) Et. Byz. Ephesus.—Liv. XXXVII. 15.
4) Plut. Lys. 3. 4. 5.

Cependant les atterrissements du Caystre commencèrent à ensabler le port sacré dès le temps d'Attale. Strabon dit [1] : «Malheureusement les architectes ont été trop prompts à partager l'erreur de leur maître et, mal à propos, ils ont rétréci l'entrée du port. Attale s'était imaginé que, pour rendre accessible aux plus forts vaisseaux marchands l'entrée du port et le port lui-même, sujet jusque-là à s'envaser par suite des dépôts ou atterrissements du Caystre, il suffisait d'augmenter la profondeur d'eau en barrant par une digue une partie de l'entrée, la dite entrée se trouvant être exceptionnellement large, et il avait en conséquence ordonné la construction de cette digue. Mais ce fut le contraire justement qui arriva : désormais, retenu en dedans de la digue, le limon déposé par le fleuve accrut rapidement le nombre et l'étendue des bas-fonds qui finirent par gagner même l'entrée du port, tandis qu'auparavant les débordements de la mer et le mouvement alternatif du flux et du reflux réussissaient jusqu'à un certain point à enlever ces dépôts de limon et à les entraîner au large. Tels sont les inconvénients du port d'Ephèse, mais la ville est redevable à sa situation de tant d'autres avantages, qu'elle s'agrandit de jour en jour et qu'elle peut passer actuellement pour la place de commerce la plus importante de toute l'Asie en deçà du Taurus».

Un autre auteur, qui nous permettra encore mieux de fixer l'emplacement de ce port, c'est Tite-Live ; voici ce qu'il nous dit à ce sujet.

«Les Romains et les Rhodiens se mirent en bataille à l'entrée du port ; mais voyant que personne ne se montrait, ils se partagèrent en deux divisions ; l'une resta à l'ancre à cette entrée, l'autre alla débarquer des soldats [2]. Ces troupes ravagèrent toute la campagne, et déjà elles revenaient chargées d'un immense butin, lorsque le Macédonien Andronicus, qui commandait la garnison d'Ephèse, fit une sortie au moment où elles approchaient

1) 641 Trad. A. Tardieu, XIV. 24.—2) plus au nord, sur la plage.

de la mer, leur enleva une grande partie du butin et les obligea de regagner la mer et les navires. Le lendemain les Romains, après avoir dressé une embuscade au milieu de la route, se mirent en marche vers la ville, pour attirer Andronicus hors des murs ; mais on soupçonna leur piège, personne ne se hasarda à sortir, et les Romains retournèrent à leurs vaisseaux».

Et un peu plus loin, lorsque L. Emilius demande conseil à C. Livius, il est dit : «Personne ne pouvait donner un avis plus sincère que celui qui conseillait à un autre ce qu'il eût fait lui-même à sa place. Il avait eu le dessein de gagner Ephèse avec toute sa flotte, d'y conduire des bâtiments de transport chargés de sable et de les couler bas à l'entrée du port. C'était une barrière d'autant plus facile à élever que cette entrée était comme l'embouchure d'un fleuve, longue, étroite et peu profonde [1]. Ainsi il empêcherait les ennemis à se mettre en mer, et rendrait leur flotte inutile. Cet avis ne fut goûté de personne. Eumène demanda ce qu'on ferait après avoir fermé le port par ce moyen. Si l'on quitte la place, les ennemis parviendront à retirer les navires submergés et à déblayer le port plus facilement encore qu'on ne l'aurait comblé. S'il fallait rester là, à quoi bon combler le port? Les ennemis, à l'abri de tout danger dans un port très-sûr (tuttissimo portu) et au sein d'une ville opulente, passeraient la saison en repos, tandis que les Romains en pleine mer, à la merci des flots et des tempêtes, seraient condamnés à une surveillance assidue»[2].

Ces données, comparées à celles du terrain (voir la carte) semblent nous permettre de tirer les conclusions suivantes. Le lit actuel du Caystre, depuis l'embouchure du fleuve jusqu'au delà du bac, formait l'entrée du port ; c'était un goulet naturel qui mettait en communication la

1) ... in fluminis modum, longum et angustum et vadosum ostium portus sit.—Tite-Live. 37. 15.

2) Tite-Live, trad. de Nisard, XXXVII. 13. 14, 15.

mer avec les ports. En effet le quai, sur la rive droite, est antique, et la coïncidence des lieux avec la description de Tite-Live est frappante. Le port Panormos s'étendait de ce point jusqu'aux grands méandres du Caystre, en face de la prison de Saint-Paul.

Strabon, en quittant Pygéla, dit[1] : «Puis vient le Panormos, avec un temple d'Artémis d'Ephèse et ensuite la ville»[2]. Beaucoup de savants ont confondu ce temple avec l'Artémisium ; c'était une dépendance du sanctuaire principal, élevée à une époque où les alluvions éloignaient ce dernier toujours plus des ports.

D'un autre côté, il résulte de tout ce qui précède que les ports étaient à une certaine distance de la mer, et séparés de cette dernière par des terrains marécageux, comme Beulé l'a si bien exprimé dans ses Fouilles et Déc. (vol. II. 332) «Ephèse était à quelque distance du rivage, mais une série de lacs reliés entre eux par le Caystre fournissaient à ses galères de magnifiques abris : c'étaient les avantages réunis du lac de Tunes, ce port naturel de Carthage, et d'Ostie, cette clef du Tibre qui défendait Rome».

Comment se rendre compte, à moins d'accepter ces faits, de l'attaque de Thrasyllus, général athénien (409 av. J.C.) Tissapherne rassembla une armée nombreuse pour venir au secours de la Diane d'Ephèse. Thrasyllus débarqua ses hoplites à Coressus, et envoya le reste de ses troupes dans le marais de l'autre côté de la ville, et attaqua ainsi cette dernière de deux côtés. Les Ephésiens, avec leurs alliés des flottes de Syracuse et de Sélinunte, marchèrent d'abord contre les hoplites, vers le sud-ouest, les vainquirent et les poursuivirent jusqu'à la mer. Ils revinrent sur leurs pas pour repousser ceux qui s'approchaient du côté du Caystre et des marais, c'est-à-dire, du nord-ouest, et les défirent également.

---

1) 639.—2) 639 ἔχων ἱερὸν τῆς Ἐφεσίας Ἀρτέμιδος· εἶθ' ἡ πόλις.

Le stratagème d'Antiochus, dans sa prise d'Ephèse, est une autre illustration de la position du port de cette ville. «Il ordonna aux Rhodiens, ses alliés, d'attaquer le port, de nuit, et en faisant un grand bruit; les Ephésiens accourent en désordre et abandonnent tous les autres points de défense. Antiochus saisit ce moment pour attaquer la ville par derrière et s'en empare facilement»[1].

Tout se réunit donc pour chercher l'emplacement de ce port au centre même de la plaine, entre l'île Syrié à l'est et la colline conique D à l'ouest. Le terrain bas et en partie marécageux et surtout les méandres du fleuve, sont autant de preuves qui semblent militer en faveur de cette hypothèse. M[r] Wood, au sujet du port Panormos s'exprime de la manière suivante (Discov. p. 5). «A la distance d'un peu plus d'un mille de la mer, il y avait, à mon avis, un autre port, qui, comme le port intérieur, était un rectangle avec les coins coupés. S'il y avait jamais un port Panormus à Ephèse, c'était bien ce bassin, à travers lequel le fleuve coule à présent obliquement d'une extrémité à l'autre, et qui est remarquablement bien abrité. Mais le port Panormus, mentionné par Strabon et pris à tort par quelques-uns pour un port d'Ephèse, était, je crois, situé entre Néapolis et Pygéla, et par conséquent à quelques milles au sud d'Ephèse».

Je suis heureux d'être d'accord avec M[r] Wood sur l'existence d'un port intérieur; la seule différence, c'est que, fondé sur les données des historiens que nous avons vues plus haut, je lui fais meilleure mesure. En effet, comment croire que le petit bassin en F, D, E, (et sans doute avec le petit étang au sud) ait pu former le port vaste et sûr pour lequel Ephèse était fameuse.

Quant à son assertion que le port Panormos, mentionné par Strabon, est situé entre Pygéla et Néapolis, il est difficile d'entrer en discussion; d'un côté, le texte du géo-

1) Frontin, Strat. III. 9. 10.

graphe ancien est si clair qu'il ne permet aucune hésitation; de l'autre, Mr Wood ne nous dit pas les raisons qui l'ont amené à ces conclusions.

La partie la plus énigmatique des ports d'Ephèse est sans doute cette jetée d'Attale dont Strabon nous fait un récit qui semble si détaillé ; en effet, après mûr examen, il est assez difficile de se rendre compte de ce texte. Mr Wood pense que le quai, sur la rive droite du fleuve, est cette jetée d'Attale[1]. Mais alors comment aurait-elle pu rétrécir l'embouchure du fleuve, puisque ce mur est adossé directement à une colline naturelle? A défaut de donnée plus certaine, qu'il me soit permis d'avancer l'hypothèse suivante. Le roi de Pergame fit construire son môle dans le port même, en face des bouches du Caystre. De cette manière, le courant, qui entraînait autrefois les sables du port à la mer, était coupé, et ce dernier s'emplissait plus rapidement.

Le manque absolu de restes quelconques des quais, du môle d'Attale ou des autres constructions qui ornaient ce port ne doit pas nous étonner ; si la vallée de l'Artémisium a été exhaussée de près de 7 mètres, il est facile de se figurer à quelle profondeur il faudrait avancer les fouilles pour atteindre le niveau antique, et reconnaître les dispositions d'un havre qui dut à sa situation d'être, de bonne heure, l'un des grands entrepôts du commerce en Orient.

Nous avons vu plus haut que l'appellation de Port sacré doit être rapportée au Panormos. En effet, voici ce que Créophyle, dans Athénée (362 I.) raconte au sujet de la colonisation attique.—«Les fondateurs primitifs, rencontrant des difficultés dans la fondation de leur ville et craignant de se tromper dans le choix de l'emplacement, consultèrent l'oracle qui déclara qu'un poisson le leur montrera et un sanglier les conduira. On croit donc généralement que là où est à présent la fontaine Hypélée et le Port sacré, quelques pêcheurs préparaient des poissons ;

1) I. T. Wood. Discov. p. 10.

l'un d'eux s'échappa du feu avec un charbon ardent dans la bouche, tomba au milieu de roseaux secs et communiqua le feu aux buissons voisins où se tenait caché un sanglier ; effrayé par l'incendie, celui-ci s'élança le long de la montagne appelée Trachée, et tomba enfin percé d'une flèche, là où s'élève maintenant le temple d'Athéné. Les Ephésiens quittèrent alors l'île où ils avaient demeuré 21 ans, et la 22e, ils s'établirent près de Trachée et du Coressus et érigèrent un temple d'Athéné dans l'agora et un temple d'Apollon Pythien près du port».

Mr E. Curtius, qui a visité les ruines d'Ephèse en 1871, fait à ce sujet les observations suivantes [1]. «La légende de la colonisation attique, telle qu'elle est conservée par Athénée, ne s'explique pas facilement d'après la topographie des lieux. D'après mon opinion, c'est à un Athénéum près de la côte que les pêcheurs reçoivent le signe, dans le voisinage du port sacré que je crois identique avec le Panormos. De là, ils suivent le sanglier effrayé par l'incendie des buissons, jusqu'aux pentes du Coressus où il tombe. A cette place, ils fondent un second Athénéum, tandis qu'ils élèvent près du port un temple d'Apollon (Pythien) en l'honneur de la divinité qui, à leur prière, leur avait envoyé le signe».

Les lignes suivantes prouveront combien l'intuition perspicace du grand historien a été pleinement justifiée depuis, par un examen attentif des lieux.

A peu près à moitié chemin entre la prison de Saint-Paul et la mer, au pied occidental de la première colline que contourne le fleuve (E), se dresse un rocher haut de 3 mètres, sur 5 de large, aplani au sommet et conservant quelques vestiges de constructions. Ce qui donne à ce rocher un caractère remarquable, c'est un grand escalier de 4 mètres de large, taillé entièrement dans le roc vif et conduisant au sommet de la plateforme. Les degrés sont peu profonds et paraissent avoir été faits à la hâte ; sur

1) Beiträge zur Gesch, u. Top. Kleinasiens, p. 12, n. 4.

les côtés, le rocher forme une espèce de balustrade. Appuyé contre la colline, il est libre de trois côtés ; celui du sud, où il surplombe, est encore pourvu d'un mur de soutènement, en moëllons ; au nord, il est taillé à pic ; à côté, est couché un bloc immense, façonné en partie, dont il est difficile de fixer la destination. Le côté occidental, tourné vers la mer, est occupé par l'escalier. L'importance de ce monument reçoit une nouvelle preuve de son voisinage ; à quelques pas vers le nord, sur le bord actuel du fleuve, jaillit une source très forte.

Ne peut-on pas se croire en présence d'un de ces points de la côte que les Ioniens occupèrent avant la fondation définitive de l'Ephèse hellénique ?

Les colons grecs, dans leurs longues luttes avec les troupes armées du Temple d'Artémis, avaient fondé à la hâte cet Athénéum, à l'entrée du Port sacré; de cet avant-poste, ils dirigeaient leurs attaques. Les détails du récit de Créophyle s'appliquent encore aujourd'hui mot à mot, à l'exception du Port sacré, bien entendu. Le sanglier avait déjà fourni une bonne course quand il fut abattu au delà de la Prison de Saint-Paul ; ici les Ioniens fondèrent leur première ville.—On pourra de même rapprocher le nom d'Hypélée de cette source, au bord du fleuve, sans rien donner au hasard. Outre la tradition de Créophyle, Strabon ne dit-il pas que la ville d'Androclès s'étendait autour de l'Athénéum et de la fontaine Hypélée ; et plus haut, que de son temps, elle était hors de la ville, τὸ νῦν ἔξω τῆς πόλεως ὄν, κατὰ τὴν καλουμένην Ὑπέλαιον. (Strabon 634 et 640).

Tout se réunit donc pour faire de ce point une importante acquisition dans la topographie d'Ephèse. Au reste le mur de soutènement, à l'appareil ordinaire en moëllons et chaux, prouve que, jusqu'aux temps de décadence, on entourait ce sanctuaire de soins et de respect.

TUMULUS et HIERON

DE BÈLEVI[1]

sur l'ancienne route

d'Ephèse à Sardes.

L'Asie Mineure, si riche en ruines de tout genre et de toute époque, offre surtout une grande variété de style dans les monuments consacrés à la sépulture. Depuis les tombeaux taillés dans le roc de la Cappadoce jusqu'à ceux de la Lycie, depuis les tumulus des plaines de Troie et de Sardes, jusqu'à ceux de Pergame et au Mausolée d'Halicarnasse, le domaine est vaste et l'étude fort intéressante.

Le Tombeau, qui fait le sujet de ce mémoire, offre des détails tellement caractéristiques, qu'il est permis d'y voir un monument de transition entre l'époque archaïque des tumulus de Bin-Tépé, et les temps beaucoup plus bas de ceux de Pydna et de Pergame. Le second monument, que nous avons appelé Hiéron, n'est pas moins remarquable par les traces de ces deux mêmes époques.

Bien que décrites ici pour la première fois, ces ruines ont déjà été signalées par Prokesch von Osten[1] qui se rendait, en 1824, d'Aïdin à Smyrne, en passant par Chalca-Bounar.

Prokesch décrit ces ruines en passant, probablement sans descendre de cheval; aussi n'y a-t-il rien d'étonnant si l'étude du terrain nous conduit à des conclusions différentes de celles de l'éminent archéologue.

En quittant la station de Kos-Bounar, à l'entrée de la gorge pittoresque qui conduit directement aux ruines d'E-

1) Extrait du Μουσεῖον καὶ Βιβλιοθήκη 1878—80.
2) Denkwürdigkeiten aus dem Orient, vol III. p. 461.

phèse, et en se dirigeant vers l'est, on arrive, après vingt minutes, au Caystre, qu'on traverse sur un pont à trois arcs en accolade, avec des niches dans les piliers ; sa longueur est d'à peu près 30 mètres. On suit la route de Thiré en laissant le petit village turc de Bélevi, à droite. Sur le premier des contreforts, après la vallée de Bélevi, se dresse une tour carrée qui attire les regards de bien loin ; sa construction est la même que celle du château turc de Ketschi-Kaleh qui s'élève en face, au-dessus de Kos-Bounar, et avec lequel elle semble du reste avoir une grande relation. A cet endroit de la route on peut encore reconnaître très distinctement l'ancienne voie qui conduisait d'Ephèse à Sardes ; elle est taillée dans les rochers de la colline, un peu au-dessus de la route moderne qui suit actuellement les bords du marais ; celui-ci occupe tout le fond de la plaine, surtout en hiver. En bien des places, on reconnaît, dans le roc, les ornières creusées par les chars. Enfin, après une heure de marche, on atteint les ruines en question.

Une légère éminence (10 m. de hauteur au sud) se détache du pied de la montagne et s'avance dans la plaine sur une longueur de près de 200 m. A sa partie la plus élevée, se dresse un rocher de calcaire blanc aux quatre faces rudement taillées, et servant de piédestal à un temple ancien. Les dimensions de ce roc sont 20 sur 25 m.; sa hauteur, au nord, est près de 8 m.; au sud, seulement de 2,50. Sur cette dernière façade s'ouvre une chambre de 6,50 m. de longueur, tout entière taillée dans le roc vif ; les parois latérales sont inclinées l'une vers l'autre ; celle du fond est verticale.

Le sommet du rocher est parfaitement plan et porte sur la partie septentrionale les restes évidents d'une construction quelconque : ce sont de gros blocs de calcaire plus ou moins équarris, placés encore dans quelques endroits les uns sur les autres, mais aujourd'hui dans une position si irrégulière qu'il est impossible d'y retrouver le

moindre plan. Ces données sont si imparfaites que toutes les suppositions sont permises. Heureusement les fragments intéressants, parsemés çà et là, au pied du rocher, limitent singulièrement le domaine de l'hypothèse et permettront peut-être de classer le monument. Voici ces fragments, la plupart à moitié enterrés dans le sol :

I. Deux tambours de colonne, à cannelures avec listel.

II. Un fragment de corniche 1,10 de long, ornée d'oves et de denticules.

III. Une architrave divisée en trois plates-bandes, haute de 0,45; la dernière est ornée d'oves et de flèches soulignées d'un chapelet.

IV. Un fragment de marbre avec des restes de sculptures en forme de palmettes.

Ces débris intéressants qui sont tous d'une ordonnance ionique d'une époque relativement basse, appartenaient évidemment à un petit temple romain qui couronnait ce rocher et dont les blocs de calcaire encore en place formaient le soubassement. Détruit par quelque tremblement de terre, ses débris auront été enlevés pièce à pièce ; des monceaux d'éclats de marbre prouvent clairement que les ruines ont servi de carrière aux tailleurs de pierre.

A l'est de ce monument, on distingue dans le sol une construction circulaire en briques, avec une entrée ; la destruction en est trop avancée pour permettre de l'identifier ; peut-être était-ce une citerne. En marchant toujours vers l'est, on arrive à l'extrémité de l'esplanade, artificielle à cet endroit, puisque tout à coup se présente, sur une longueur de 50 mètres, un mur de soutènement qui domine la vallée voisine de trois à quatre mètres. Ce mur est d'un appareil essentiellement polygonal et bien conservé dans toute sa longueur.

Enfin, vers le nord, on distingue, çà et là, à fleur de terre, les restes d'un mur qui se dirige vers la plaine pour aller couper la route de Kos-Bunar à Thiré.

A cet endroit, on voit les ruines d'un petit khan turc et d'un puits à margelle circulaire.

Quelle destination faut-il donner à l'ensemble de ce monument? Par malheur, aucune inscription ne vient éclaircir la question. En prenant en considération l'étendue de la terrasse qu'on a ménagée autour du monument central, et surtout le caractère essentiellement antique de ce rocher taillé sur les quatre faces, de cette chambre rentrante, ce sera sans doute donner peu au hasard que d'y voir un sanctuaire antique, tel que l'autel de carrefour à Ephèse, ou mieux encore le **hiéron** de Cybèle (Ada), dans le Sipylos. A l'époque romaine, on aura voulu le consacrer à nouveau, en l'ornant d'un petit temple périptéral. Les panégyries annuelles exigeaient une certaine place : de là, la nécessité du mur polygonal à l'est. Il est évident que cet emplacement avait une importance toute spéciale, importance que l'étude du Tumulus voisin viendra, sinon motiver, du moins corroborer [1].

A une centaine de mètres vers l'ouest, se dresse une colline qui domine, au nord, toute la vallée ; au sud, au contraire, elle est adossée à la chaîne principale. Des buissons couvrent ses flancs jusque près du sommet où l'on distingue le mur qui dessine la base du tumulus. Détail important à marquer : le tumulus en question n'est pas placé sur le sommet de la montagne, c'est ce sommet lui-même qui a été transformé en tumulus. En effet, le mur de soubassement fait le tour de la colline, en moyenne, à

1) Mr W. M. Ramsay (Hist. Geog. of A. M. p. 104, 114, 420 et 430) est porté à reconnaître dans ces ruines la ville de Dios Hiéron. Mais les documents byzantins donnant à cette ville les noms de Christopolis et de Pyrgion, (Milosich et Mül., «Acta et Diplomata», II. 104), il est probable que Dios Hiéron était à Pirghi ou Birghi, gros village près d'Oedémish, et dont l'importance au moyen âge est attestée par le fait qu' Aïdin Beg y envoya son fils Mohammed comme gouverneur.

une quinzaine de mètres au-dessous du sommet actuel, sur une longueur totale de 206 m. Sa base ne suit pas une ligne horizontale, mais plutôt la configuration naturelle du terrain; ainsi au sud-ouest, où la colline se rattache au massif principal, le mur est situé très haut ; au nord-est au contraire, il est placé au moins 10 m. plus bas. Ceci prouve que le sommet de la colline a été arrangé en tumulus et qu'il ne saurait être question ici d'un monument à la façon de ceux d'Alyattes ou de la plaine de Troie, composés tout entiers de terres rapportées.

Le mur, par la beauté et la grandeur des matériaux qui le constituent, est un des plus beaux restes de ce genre d'architecture que l'antiquité nous ait laissés. Formé de couches alternativement hautes et basses, il rappelle ce que l'on nomme l'appareil hellénique. Les blocs à bossage bien arrondi, sont joints avec le plus grand soin. La hauteur des couches fortes varie entre 0,78 et 0,90 m., celle des faibles, entre 0,50 et 0,60 m.; la longueur des blocs atteint de 0,60 à 1,50 m., quoiqu'il y en ait beaucoup qui dépassent cette moyenne ; vers le nord-est, nous en avons mesuré un qui avait 2,72 m. de longueur. A ce point, six assises sont encore en place; elles ne manquent pas de produire tout leur effet, tant par les dimensions de l'appareil que par le fini du travail. A l'ouest, le mur ne montre plus que trois ou quatre couches; plus le terrain s'élève, plus elles diminuent ; au col enfin, il ne reste plus que le roc vif qui, à cet endroit a été taillé de manière à former lui-même la première couche. Ici se place un détail intéressant dans l'agencement de ces gros blocs, une précaution fort simple pour empêcher le glissement horizontal des pierres par suite d'une poussée latérale; à 0,25 m. du bord extérieur des blocs, on a taillé une rainure profonde de 0,11 m. Le bloc supérieur était muni d'un bourrelet saillant de même dimension, qui, venant ainsi butter contre cette espèce de rebord, offrait une résistance parfaite à toute

pression qui agissait du sommet du tumulus vers sa circonférence.

C'est du côté sud que le tumulus entier, ainsi que le mur du soubassement, offrent la meilleure vue d'ensemble, le terrain d'observation étant plus élevé. De ce côté se trouvait aussi l'entrée du monument; rien d'ailleurs, dans l'ordonnance du mur, ne permet de supposer que cette entrée était indiquée, à l'extérieur, par des motifs d'architecture. A gauche, le mur est beaucoup plus haut que cette entrée; à droite, il descend rapidement. Il serait certainement intéressant de savoir comment l'architecte rachetait ces deux niveaux; malheureusement, la destruction de la partie supérieure du mur est trop avancée pour nous guider dans une restauration quelconque.

Le sommet actuel du tumulus est légèrement arrondi, en parfaite harmonie avec les lignes générales de la colline; le versant oriental est flanqué d'un arbre. Sur le sommet même, dans une légère dépression du terrain, on reconnaît quelques blocs de calcaire informes ; peut-être sont-ce les derniers débris d'un monument quelconque qui couronnait ce tumulus.

Si l'extérieur de ce tombeau a présenté quelque intérêt, l'intérieur est peut-être encore mieux fait pour éveiller notre curiosité.

A trois mètres à peu près du bord du tumulus, quelques plaques, arrachées au plafond du couloir, forment l'ouverture par laquelle on peut y entrer. Les eaux de pluie, ayant accumulé de la terre à cet endroit, il faut s'y introduire en rampant. La hauteur du couloir est de 1,20; les parois sont formées par le roc vif ; de larges dalles de calcaire couvrent le tout sur la longueur entière. Partout où le rocher manquait, des murs, à l'appareil plus ou moins régulier, viennent combler les vides. A environ 8 mètres de l'entrée, un rocher éboulé barre le passage ; on tourne à gauche. De ce point, les bougies sont indispensables, l'obscurité est complète. Le couloir présente

tout à coup une montée très prononcée, et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le plafond s'élève beaucoup plus que le sol, puisqu'au sommet de ce plan la hauteur du couloir est de 1,90 m. De ce point le passage s'incline légèrement vers le centre du tumulus; le plafond baisse aussi jusqu'à n'avoir plus que 1,20 m. de hauteur à son extrémité.

A ce point, se développe une série de chambres qui se suivent les unes les autres. Leur plancher est à un mètre plus bas que celui du couloir, aujourd'hui cette différence de niveau est comblée par la terre amenée là par l'infiltration lente pendant des siècles, et surtout grâce au plan incliné du couloir.

La première chambre, la plus petite, a cela de particulier, qu'au sud, à peine plus large que le corridor, elle mesure du côté opposé 2,04 m.; sa longueur est de 1,75 m. Les parois latérales sont formées, en longueur, d'un seul bloc, en hauteur, il y en a deux. Le plafond consiste simplement en deux fortes dalles posées côte à côte. Tous ces blocs, de dimensions considérables, sont parfaitement bien travaillés : les joints sont très exacts et le tout sans ciment. Au reste, dans tout le monument, il n'y a pas trace de chaux.

Dans la paroi du nord est ménagée une porte qui conduit dans la seconde chambre. Les portes (il y en a encore une autre) n'ont rien de spécial, comme dans le tumulus de Pydna; ce sont de simples baies qui ne portent pas la moindre trace de décoration architectonique.

Cette seconde chambre, la plus grande des trois, est longue de 2,50 m. sur 2,72 de large; toujours faite de gros blocs bien taillés, elle attire surtout l'attention par la manière ingénieuse dont l'architecte l'a recouverte. Trouvant sans doute que l'espace à couvrir était trop grand pour ses matériaux, il a tourné la difficulté en plaçant aux quatre coins de la chambre des blocs triangulaires, formant ainsi un nouveau carré, plus petit que le premier,

qu'il était facile de couvrir avec des plaques horizontales. C'est le même système que nous trouvons appliqué dans le Tombeau de Mylassa et dans quelques temples indiens.

Tout autour de la chambre, au niveau du plafond, règne une petite corniche composée d'un simple quart-de-rond; c'est là la seule trace de décoration qu'on distingue sur la face bien unie des parois.

Passons à présent par la seconde porte pour arriver dans la troisième chambre, celle qui, sans doute, contenait le mort. Plus petite que la précédente, elle ne laisse pas de se distinguer des deux autres et toujours par le plafond. En effet, elle est voûtée en berceau, s'il est permis de désigner ainsi une voûte en encorbellement, dont l'intrados est un arc plus petit que le demi-cercle. Les parois sud et nord sont verticales comme dans le Tombeau de Tantale à Smyrne l'ancienne; la dernière est à moitié ruinée, sans doute l'ouvrage de quelque chercheur de trésors. Les deux parois latérales sont aussi verticales jusqu'à une hauteur de 1,55 m; à ce point commence la voûte qui, du reste, n'est formée que de deux couches superposées, quatre blocs en tout, pour la voûte entière.

Il est évident qu'un système pareil ne présenterait pas une grande résistance à la pression d'en haut; on n'a qu'à se rappeler les voûtes en ogive du Tombeau de Tantale et du Trésor d'Atrée où le grand nombre de couches horizontales assure à la construction toute sa solidité. Aussi l'architecte a-t-il su admirablement compenser ce défaut, en ménageant au-dessus de la voûte une chambre de décharge pour ainsi dire, affectant, fort irrégulièrement, il est vrai et en petit, la forme du Trésor d'Atrée. On peut, en se hissant sur les pierres éboulées, s'introduire dans cette pièce supérieure, par une ouverture ménagée dans le sommet de la voûte.—Les deux derniers blocs ont chacun vers leur milieu une échancrure naturelle, ce qui permet à un homme d'y passer.—Cette pièce est tout in-

forme ; les matériaux des parois y sont rudement entassés les uns sur les autres, une couche avançant toujours sur la précédente ; les coins saillants n'ont pas été enlevés ; le tout se termine en un sommet unique qui a deux mètres de hauteur.

Tel est ce tombeau auquel nous avons assigné une place toute spéciale dans la série des monuments de ce genre ; en effet, il renferme des éléments si divers que son étude offre des points fort énigmatiques. Et d'abord, quelle date faut il lui donner ? D'un côté, les grandes proportions du plan, la puissance des matériaux employés, l'absence de la chaux, sembleraient indiquer une époque reculée ; de l'autre, le fini et la régularité de la construction, la présence du couloir et surtout celle des trois chambres, sont des preuves évidentes d'une influence hellénique. Le détail le plus intéressant est certainement celui de la substitution de l'arc surbaissé à l'ogive, tout en conservant le principe de la voûte à couches horizontales. Elle marque un premier pas vers la voûte à claveaux, qui ne sera d'un emploi général, dans les pays helléniques, que beaucoup plus tard.

C'est par ce caractère particulier que le monument semble appartenir à une époque intermédiaire, c'est-à-dire entre celle des tumulus de Sardes et de Smyrne et celle du temps d'Alexandre.

Voici ce que dit Mr G. Perrot, dans son «*Histoire de l'Art dans l'Antiquité, Vol. V. p. 280*», au sujet de ce monument.

«Ouvert depuis des siècles, ce tombeau n'a conservé ni lit funéraire ni aucun débris qui permette de le dater, même par approximation. L'explorateur qui le décrit insiste sur la régularité de l'appareil, et croit pouvoir en induire que cette sépulture est d'un temps, où, sous l'influence de l'art grec, on avait contracté le goût d'une perfection à laquelle n'aspiraient pas les contemporains d'Alyatte et de Crésus. Cependant le style est le même que

Rest. u. qez. von F. Adler 1873

EPHESOS.

celui des murs des tumulus de Bin-tépé, et du tombeau dit de Tantale, à Smyrne Si l'exécution est ici plus soignée, c'est peut-être seulement parce que ce monument isolé aura été bâti avec moins de précipitation. Il n'est donc pas impossible que cette tombe soit encore antérieure à la conquête perse, comme on peut supposer ce monument construit plus tard, à l'imitation des anciennes tombes royales, pour quelque riche Lydien, pour quelque tyran d'Ephèse . . . . Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que cette tombe n'est pas de beaucoup postérieure à celles des environs de Sardes et qu'elle se rattache à la même tradition, toujours vivante dans cette contrée ; on ne risque guère de se tromper en l'attribuant à la seconde moitié du sixième siècle. C'est à ce titre que nous avons cru devoir la porter au compte de l'art lydien».

FAUTES D'IMPRESSION

Page	24	ligne	1	lisez	le Forum
»	28	»	20	»	divisé
»	34	»	9	»	occasion
»	»	»	»	»	présente
»	»	»	21	»	dépendance
»	36	»	27	»	inspirait
»	37	»	4	»	colonie
»	40	»	36	»	de ce

EXPLICATION DES PLANCHES

I. Ephèse, Temple de Diane restauré.

Cette vue est prise de la colline d'Ayassoulouk; le temple s'élève sur dix marches et est entouré d'un portique servant d'habitation aux prêtres. A l'ouest, le péribole est bordé d'un canal qui communique avec le Caystre et le Port sacré. Au fond du tableau, le mont Pion et le Coressus, avec les murs d'enceinte; à leur pied on distingue la voie sacrée.

II. Chemin de fer de Smyrne à Ephèse.

Esquisse de la voie ferrée d'après les plans de la Compagnie.—Ajouter à l'ouest de la station du Paradis l'acropole d'Aktché-Kaya.—L'antique Colophon a été identifiée depuis à Tratcha; à l'époque romaine, **Notion** prit le nom de Colophon.

III. Terrainskizze von Ephesos.

Outre l'esquisse du terrain, cette planche représente :

1. à dr. une colonne du Temple de Diane, avec reliefs columna caelata); le tambour avec les sculptures ainsi que le chapiteau ont été retrouvés dans les fouilles. La colonne a, d'après Pline, 60 pieds de hauteur; la base a deux mètres de diamètre.

2. à g. quatre médailles d'Ephèse :

a) D'or, de l'époque macédonienne; Artémis avec la couronne murale, grand nombre de seins, les bras étendus et appuyés sur des supports; un cerf et une abeille, avec l'inscription ΕΦΕΣΙΩΝ.

b) Médaille d'argent, avant Alexandre; une abeille avec les initiales ΕΦ.

c) Front du temple d'après une médaille d'argent de Valérien l'Ancien; Artémis, comme en **a**) ; le soleil et la lune à côté de la tête. Inscription ΕΦΕΣΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΑΣΙΑΣ.

d) Médaille de bronze, du temps d'Antonin le Pieux; Jupiter Pluvius trônant sur le Pion; à ses pieds le Caystre couché. Inscription ΠΕΙΟΝ ΕΦΕΣΙΩΝ.

IV. Ruines autour du Mont Pion.

Ce plan, sur une échelle plus grande, doit surtout offrir aux touristes toutes les facilités pour reconnaître les monuments qui font, à l'ordinaire, l'objet de leur visite.

V. Ephèse et ses environs.

Réduction au quart de la grande carte publiée dans le Μουσ. καὶ Βιβλιοθ. τῆς Εὐαγγ. Σχ. Σμύρνης 1880.

VI. Temple de Diane restauré.

Cette vue est censée prise d'un point opposé à celui de la planche I; à g. les dépendances du temple, l'Estiatorion etc; sur le premier plan, le canal qui mettait l'Artémision en relation avec le Port sacré. Derrière le temple, la forteresse qui a précédé le chateau actuel; à g. le bosquet sacré ou Ἄλσος; au fond le mont Pactyas [1].

1) NOTE.--C'est à l'obligeance de Mr. le Professeur E. Curtius que nous devons les deux belles planches III et VI.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos	page 5.	Environs d'Ephèse	page 27.
Introduction	,, 6.	Historique	,, 32.
De Smyrne à Ephèse	,, 7.	Chorographie d'Ephèse	,, 43.
Ayassoulouk	,, 11.	Tumulus et Hiéron de Bélevi	,, 68.
Ephèse proprement dite	,, 18.	Explication des Planches	,, 78.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Agora	page 22.	Coressus, ville,	46, 53.
Aïdin Beg	,, 39.	,, , port,	54.
Alexandre à Ephèse	,, 55.	,, , porte de,	48.
Alto Luoco	11, 40, 55.	Croisés à Ephèse	39.
Amurat II.	40.	Damianos (Colonnade de)	19.
Aqueducs	11, 29.	Diane (Temple de)	14, 17.
Arsinoé	35.	Dinocrate	17.
Artémisium	14, 17.	Dormants (La grotte des sept)	19.
Arvaïa	50.	Eglise de S^{t} Jean	13, 38.
Athénéum	14, 33.	,, double	24.
Augustéum	18, 36.	,, (petite)	22.
Autel géant	51, 66.	,, des Sept Dormants	19.
,, de carrefour	26.	Ertogroul	39.
Ayassoulouk	11, 55.	Essènes	32.
Bac sur le Caystre	52.	Foire de S^{t} Jean	38.
Bajazet	40.	Fontaine publique	22.
Baptistère (Vasque)	25.	Forum	23.
Callippie	29.	Gallésion	10, 13.
Caystre	9, 30, 51.	Goths à Ephèse	37.
Cenchrius	31, 49, 51.	Gymnase d'Opistholépré	19.
Château turc	13.	,, du Théâtre	23.
Chaussée pavée	57.	,, [grand]	24.
Chersiphron	17, 33.	Halitée	29.
Colonnade de Damianos	19.	Hiéron d'Agamemnon	56.
Columnæ cælatæ	17.	,, de Bélevi	68.
Comes	32.	Hypélée	29, 65.
Conciles	37.	Isa Beg	16, 40.
Coressus, Mont,	13, 45.	Jetée d'Attale	61, 65.

Ketchi Kalé 10, 14.
Kirkindjé 10.
Kos-Bounar 10.
Kutchuk Mendéré 30.
Lysimaque (Murs de) 27.
Marché aux laines 21.
Marnas 31.
Mégabyze 32.
Métagène 17.
Monument circulaire 20.
Mosquée (grande) 14, 15.
Murs d'enceinte 27.
Néocorat 36.
Niches votives 27.
Odéon 21.
Opistholépria 47.
Ortygie 49, 51.
Pactyas 13.
Paul, saint, à Ephèse 36.
Paul, (Prison de St) 28.
Pêcheries du Caystre 52.
Pégase, lac, 9.
Pèlerins 38.
Péribole 18.
Phyles 34.
Phyrites, fl. 9, 31.
Pion 13, 46.
Pont, sur le Caystre 30.
,, sur l'embouchure des lacs Sélinusiens 56.
,, près de Syrié 58.
Port Sacré, Panormos 59, 64, 65.
Port intérieur 23, 60.
Porte de la Persécution 12.
,, romaine 25.
,, de Magnésie 19.
,, de Coressus 48.
,, de Smyrne? 27.
Prétoire 26.
Prytanée? 23.
Quai antique 51.
Salutarius (Inscriptions de) 47.
Sanctuaire (antique) 26.
Sarcophages 18.
Seldjoukides 39.
Sélinus fl. 31,
Sélinusiens, lacs 31, 56,
Solmissus, mont, 49, 51.
Stade 25.
Styx 29.
Syrié (olim insula) 58.
Tamerlan à Ephèse 40.
Temples romains 20, 21.
Temple de Diane 14, 17.
,, de Claude 22.
Théâtre 22.
Théologos 55.
Tombeau circulaire 21.
Tombeaux antiques 16.
Tombeau d'Androclès 19.
,, de St Luc(soi-disant) 20.
Tumulus près de Coressus 55.
,, de Bélevi 68, 71.
Vasque de marbre 25.
Voie sacrée 18.

PHOTOMOUNT
PAMPHLET BINDER
PAT. NO.
877188
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

DF261 .E5W3
Guide du voyageur a Ephese.
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00046 9272